Igor Gran

Le Truoc-nog

PRIX TRUOC-NOG
2003

P.O.L

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

On le sait, chaque automne depuis cent ans, le Goncourt est attribué au livre le plus insignifiant de la rentrée.

Si l'utilité de ce prix repoussoir n'est plus à prouver - il montre à nos jeunes écrivains les voies littéraires sans avenir -, il ne faut pas oublier trop vite les goncourables, ces malheureux qui passent deux mois dans une grande détresse morale à attendre le verdict. Ils sont chair et tripes, ces gens-là, et ils ont mal à l'amour-propre. Peu de supplices sont comparables a ceux d'un pauvre bougre en sursis du Goncourt !

- Yegor Gran
  - ○

Yegor Gran
Truoc-Nog

Chaque année, c'est la même histoire : à fin août, l'écrivain français est heureux. Le reste de l'année, il a des phrases à écrire, des chapitres à boucler, mais là, à fin août, quand son roman de la rentrée est sur la rampe de lancement, pas encore chez les libraires mais déjà imprimé, il plastronne comme un Hercule, il scintille comme un miraculé. Bientôt il moissonnera les articles qui parleront de son livre, car il en aura, son éditeur a des relations. Il ne pense pas au Goncourt, l'écrivain français, et il a tort. Il s'imagine que le Goncourt c'est pour les autres, jamais pour lui. Il se croit au-dessus du lot. Quel prétentieux! Il traîne sur les boulevards, au Luxembourg, aux *Deux-Magots*. Il a l'impression d'exister comme jamais. Il pèche par excès d'optimisme. Regardez comme il sourit aux jeunes filles !

De sa veste, négligemment jetée sur des épaules voûtées, dépasse un *Lire* qui vient de paraître. On y mentionne son ouvrage en même temps que six cents romans concurrents et l'on ne fait aucune allusion au Goncourt. Il est rassuré. « J'emmerde le Goncourt », pense-t-il joyeusement. *Lire* se trompe rarement. Les éboueurs ne lisent pas *Lire*. Les nouvelles y sont très pointues. On peut lui faire confiance, qu'on se dit.

Si, dans un jeu de devinettes cruel, l'écrivain français devait proposer un nom pour le Goncourt, il ne citerait pas le sien, c'est sûr. Il dirait Philippe. Cela fait des années qu'on le pressent, et il ne l'a jamais. Une sacrée anguille, ce Philippe. L'écrivain français pouffe malicieusement. Ça va finir par lui arriver, le Goncourt, sur la tête à Philippe ! Le destin se lassera de bégayer, et boum !

Il a tort d'avoir le sarcasme facile. Car une mauvaise surprise l'attend tout à l'heure. Mais pour le moment, il boit un demi au *Rostand*, il ne sait pas. Il a l'ignorance heureuse. Il fait des calculs pour l'anniversaire de Louise. Il met ses ressources financières en perspective. Il s'interroge sur le juste compromis entre le mesquin et le dépensier, sans trop conclure pour le moment. Il se dit qu'un sac plein cuir est beaucoup trop cher, si l'on prend une marque connue. Parfois, les sacs en toile, je dis bien *en toile*, pour peu qu'ils soient de marque connue, sont aussi chers que des plein cuir dégriffés. Oui oui, des plein cuir. Qui dureront des années. Mais une sous-marque, évidemment, ou dégriffés. Remarquez, il y a sous-marque et sous-marque.

C'est fou, quand on y songe. C'en est poignant. Il est goncourable, et il l'ignore. Il y a chez l'écrivain français une dimension tragique. On dirait un malade qui somnole tranquillement dans la salle d'attente

alors que le médecin, lui, est déjà au courant du terrible diagnostic. Goncourable ne sait pas. Goncourable est à mille lieues du Goncourt. Il pense à des sacs de bonne femme. De là, il imagine Louise en petite tenue, ce qui est tout à son honneur car ils sont mariés depuis vingt ans et une certaine forme de lassitude a soigneusement rongé les fondations de leur couple. Il songe aussi au restaurant où ils iront ensemble et il a un peu faim. Au lieu de se lamenter sur sa condition de goncourable, il est rempli de pensées matérialistes. Car on peut être écrivain français et rempli de pensées matérialistes. C'est même un plus, pour certains critiques. C'est là que résiderait l'énorme ascendant de l'écrivain français sur ses camarades espagnols, anglais, américains, trop enclins à la fantaisie.

Il se décide. Ce sera *le Balzac*, rive droite. Balzac est un grand écrivain qui passait son temps à manger. Le restaurant qui porte son nom est une adresse privilégiée pour les amateurs de littérature, comme *Drouant*, qui n'était pas un écrivain. Goncourable a beaucoup lu Balzac dans sa jeunesse. Il passera réserver. Pour le sac, on verra l'année prochaine, en fonction des droits d'auteur. Peut-être se contentera-t-il d'un porte-cartes en simili, ou d'une ceinture. Louise a déjà une dizaine de sacs, et la penderie n'est pas extensible.

Il file vers l'abribus du boulevard Saint-Michel. On est jeudi, sa journée fétiche. Dans les journaux, c'est le jour des suppléments littéraires. Les mardis, il aime bien aussi, car les mardis il déjeune avec son meilleur ami François au pub irlandais, mais à tout prendre les jeudis sont préférables. Ils sont si proches des week-ends qu'on a l'impression qu'ils ont un pied dans le futur. Comme il s'approche d'un kiosque, il a un renvoi discret à base de Guinness.

Il est 17 heures, un jeudi de fin août. Il vient de s'acheter un *Monde*. Le destin monte sur le marchepied.

Dans le bus qui l'amène vers l'hémisphère droit de Paris, celui de l'intuition et de la perspective, il ouvre le journal et cherche son nom dans les titres. Il n'y a rien, on ne parle pas de son livre. « C'est bien trop tôt, pense Goncourable. Dans une semaine, ça commencera. » Et là, soudain, ses yeux le clouent. Un entrefilet de rien du tout. « On annonce déjà la liste des présélectionnés pour le Goncourt. »

Il lit cul sec, comme une épitaphe.

Il voit Philippe, évidemment. Et puis... et puis...

Ce n'est pas vrai! Il relit. C'est pas possible! La tête lui tourne. L'autobus klaxonne. Une grosse vache s'écrase dans le siège à côté de lui. Un ado en survêt déglingué fait claquer son skate. Un sac plastique *Leader Price* s'est accroché aux roues d'un caddie. Dans un moment d'une rare misère esthétique, Goncourable découvre qui il est réellement.

Goncourable.

D'abord il n'y croit pas. L'organisme est ainsi fait que l'on refuse parfois la réalité. Le système immunitaire brouille les cartes. La douleur à l'amour propre est trop forte, alors on nie l'évidence. Goncourable abandonne les pages littéraires du *Monde*, il feuillette ailleurs, sur les grands rivages de la politique internationale, il essaye vainement de s'intéresser à la crise monétaire au Honduras. Comme un papier carambar porté par le vent, il butine les rubriques au hasard.

Il s'attarde sur le problème d'échecs. Les blancs jouent et gagnent. Quoi donc? Que peut-on gagner dans ce monde ? Un sac plein cuir, peut-être? Un pack de Guinness? Mais non, voyons! Un prix Goncourt! Goncourt, Goncourt, Gon... Comment fait-on pour penser à autre chose? L'odeur de la décomposition est plus envoûtante que onze mille vierges. Il trouve pourtant la force de lire un article consacré à la prévention du cancer du sein, alors que franchement ce ne sont pas ses oignons. Les seins de Louise ne sont plus ce qu'ils étaient.

Le bus s'est arrêté à Châtelet. « Terminus! » « Comment, terminus? » s'étonnent les passagers. « C'était pas indiqué ! », « C'est un scandale ! », « Escrocs ! », les litanies commencent, les usagers protestent. Comme s'ils pouvaient y changer quoi que ce soit. Autant changer le plomb en or. Le conducteur a ses ordres. Il ouvre en grand les portes de l'autobus. « Bon débarras ! » qu'il leur fait. C'est en voyant la foule déçue se plier à l'imprévu que Goncourable finit par admettre, lui aussi, la réalité de son malheur.

Il marche cahin-caha. L'affreux Goncourt le nargue. Il a les lunettes rondes d'un fonctionnaire intransigeant et un sourire aux oreilles. « Petit con d'écrivain français, siffle-t-il en se dodelinant. Tu t'es cru supérieur aux autres, hein. Tu t'es gaussé de Philippe qui avait été nominé plusieurs fois. Eh bien te voilà les pieds dans le ciment ! » Et il éclate en morceaux de lumière comme une bulle de savon hystérique.

La vérité bat des paupières. Goncourable mérite le Goncourt autant que les autres.

C'est limpide. Les ambitions littéraires de Goncourable se trouvent suspendues. Il a le sentiment qu'une fêlure irréparable a zébré sa destinée. Le tapis roulant l'emporte vers l'abîme. Il risque de figurer parmi les écrivains condamnés. Que fera-t-il si son nom s'ajoute à la centaine qui l'ont eu depuis 1903? Comment assumera-t-il ? Pourra-t-il vivre avec cette honte sur les épaules ?

Il entre dans une librairie.

— Vous avez le *Quid* ?

Le *Quid* est une institution. Le *Quid* est rempli d'informations poussiéreuses sur tout et sur rien. Entre tennis de table et production de morue, on y parle aussi de littérature française. Une page est réservée au prix Goncourt. Fébrilement, il découvre les noms des

épongés par la postérité.

Nau... Frapié... Farrère...

Les noms tournent. Ils ne disent rien. La litanie des inconnus ressemble à une allée de cimetière. Ce pourrait être un tas de touristes allongés sur une plage bondée. Ils ne font ni chaud ni froid. On les entendrait dans un haut-parleur qu'on ne serait pas plus intrigué. « On demande Maurice Bedel à l'embarquement porte B. » « Le petit Savignon André est attendu par sa maman devant le rayon charcuterie. » « Monsieur Deberly est prié de récupérer sa carte d'identité au service après-vente. » Les noms s'évanouissent comme des moucherons.

Bientôt, lui aussi sera peut-être sur cette liste, antichambre de l'oubli, gravé dans les méandres du *Quid* (et là seulement), perdu à jamais pour la postérité comme une sonde spatiale à l'électronique défaillante.

Et dire qu'ils avaient cru en leur étoile, ces pauvres bougres, sinon à l'immortalité! Qu'ils se levaient par des matins ensoleillés en s'imaginant doués, qu'ils noircissaient des pages et des pages avec la meilleure volonté du monde, et que leurs parents, boursouflés d'orgueil devant le voisinage, chuchotaient avec ce faux détachement que donne le sentiment de supériorité : « Mon fils est un écrivain », « Il est chez Gallimard », ou une autre plaisanterie. Quelle froide météorite s'étaient-ils mangée quand on les a gratifiés du prix infamant !

Les mains de Goncourable paniquent un peu. Son pouce laisse un sillon humide dans le papier.

— Alors vous le prenez ? fait la libraire.

— Euh.

A quoi bon avoir chez soi cet inventaire sordide qui ne lui apporte aucun réconfort ?

Il le relit attentivement. Cette fois, il a une bonne surprise. Il y a des noms qui sortent de la masse, Proust notamment, et Malraux. Certes, pendant quelques instants, impressionné par l'avalanche des inconnus, il se dit que les Proust et Malraux sont des homonymes, comme le Châteaubriant (Goncourt 1911), ou des cousins bâtards, ou une mauvaise blague. Puis le bon sens reprend le dessus, car se sont bien ces Proust et Malraux qu'il connaît depuis le lycée, il suffit de consulter leurs biographies dans le même *Quid*, le Goncourt y est mentionné dans une note de bas de page, presque invisible comme si on avait voulu le cacher, sournoise tache sur des parcours littéraires irréprochables. Ils l'ont bel et bien eu, le Goncourt, nos Proust et Malraux! On a du mal à le croire, et pourtant.

Avec Proust et Malraux, Goncourable éprouve un soulagement de mauvaise foi.

— Je prendrai un Proust, madame. Et un Malraux. *La Condition humaine*, si vous avez. C'est pour ma femme.

Alors des pensées optimistes font leur entrée, suivant Proust et Malraux à la queue leu leu, et poudroient une lueur d'espoir dans la vie plombée de Goncourable. Ainsi le commercial qui vient d'apprendre qu'il n'a pas rempli son quota de savonnettes vendues se console en se disant qu'il est loin du licenciement. Les prud'hommes n'ont pas dit leur dernier mot. Après tout, il ne l'a pas encore, ce Goncourt tant redouté. Il en est loin, d'ailleurs, puisqu'ils sont vingt à être dans son cas. Mathématiquement, il a de grandes chances de passer à côté. Certes la nouvelle est mauvaise, mais nomination ne veut pas dire sanction. La mécanique du Goncourt n'est pas infaillible. Rien n'est joué.

La foudre a d'autres endroits où tomber. On imagine la tête de Philippe. Il en est à sa troisième, le malheureux! En voilà un qui doit être sacrement aigri. Surtout qu'à force d'être nominé, il finira par l'avoir. C'est une règle tacite de la littérature française. Appelez ça « ancienneté dans le métier » ou « acharnement de dinosaure » ou « ultime promotion du grabataire », il reste que les chances de Philippe sont beaucoup plus élevées.

Une sirène d'ambulance passe dans la rue voisine et s'éloigne rapidement. « Encore une qui n'est pas venue pour moi », pense-t-il.

Évidemment, il faut qu'il en parle à son éditeur. Ensemble ils trouveront la manière la plus pragmatique de réagir. Son éditeur a parfois des idées. Comme écrivain, il est loin de Goncourable, d'ailleurs il n'écrit plus depuis quelques années (la peur du Goncourt y est sans doute pour quelque chose), mais il a des relations. Il lui suffirait d'un coup de fil bien placé pour éloigner le cauchemar.

L'éditeur oui, Louise non. Là-dessus Goncourable est formel. Vous parlez d'un cadeau d'anniversaire! Elle va s'affoler, pleurer peut-être. Heureusement elle ne lit pas le *Monde*. Juste comme ça, en diagonale, pour se donner bonne conscience.

Après avoir réservé le *Balzac*, Goncourable se débarrasse du journal en le jetant dans le caniveau. Ah, s'il pouvait se délester de sa nomination aussi facilement!

Il passera la soirée à ruminer des idées visqueuses que même le gewurtztraminer ne parviendra pas à colorier. « Il ne m'aime plus comme avant », pensera Louise sans se douter un instant qu'elle est assise en face d'un condamné en sursis du Goncourt.

L'éditeur de Goncourable est d'humeur Louis XV. Il trottine dans son bureau, il se frotte les mains, parfois il sautille sur un pied, il a vingt ans de moins.

C'est un bonhomme réaliste aux joues mal rasées, à l'air

nonchalant, mi-roublard mi-clochard, qui ferait penser à un brocanteur de Saint-Ouen. « Un rebelle élégant », dit de lui Goncourable. De délicates lunettes cernent des yeux qui ont beaucoup traîné. Quand il sourit, on voit des taches de thé sur ses incisives. Derrière son front de casemate, délabré et imposant comme le mur des Lamentations, les pensées joyeuses déroulent la farandole autour du Goncourt potentiel. Car quoi qu'on en dise pour la réputation de l'écrivain, l'éditeur, lui, s'en sort plutôt bien, du moins à court terme.

Ne nous voilons pas la face, un Goncourt ce sont de gros, de très gros tirages. D'ailleurs la diffusion payée d'un Goncourt n'est jamais inférieure à celle de *Vogue* ou du *Courrier de l'Ouest*, avec une moyenne qui se rapproche plutôt de *Jeune & Jolie*, quand ce n'est pas *Capital*. Souvent, un Goncourt = un Renaudot + un Fémina + un Médicis. Les rares Goncourt qui ont fait moins que *La Gazette de Drouot* ou *L'Usine nouvelle*, sont considérés par la profession comme de très mauvais Goncourt (c'est un pléonasme).

Un Goncourt est une vache à lait qui rapporte tellement à l'éditeur qu'il peut accepter une cinquantaine d'auteurs véritables, sincères et besogneux, dont les tirages resteront confidentiels. Un Goncourt permet donc d'expérimenter, et contribue à la survie de l'écrivain français à faible rendement. À sa façon, il redistribue la richesse et amoindrit les différences sociales. On pourrait résumer par la formule scientifique suivante : un éditeur sans Goncourt verse de petits à-valoir. C'est pour toutes ces raisons que la profession respecte le Goncourt (tout en ne se privant pas d'en rire). À plus long terme, on peut se demander si le calcul est justifié. Certains pensent que l'opprobre d'un prix Goncourt déteint sur son éditeur, qu'on le veuille ou non. Un Goncourt affaiblit plus qu'il ne sert les intérêts des autres auteurs de la maison, qui deviennent tout de suite suspects aux yeux des vrais amateurs de littérature. Même s'il y a dans ces amalgames une injustice pour les écrivains authentiques qui n'ont rien à voir avec le Goncourt, on ne peut reprocher à l'amateur de mettre les bien portants et le lépreux dans le même sac. C'est humain. On croise encore des vieux pour qui tous les Allemands sont des nazis.

Mais l'éditeur de Goncourable est loin de ces considérations qui nécessitent du recul. Il n'a pas le luxe de raisonner à froid. Dans le court terme de sa maison d'édition, entre le loyer à payer et la photocopieuse à remplacer, la possibilité d'un Goncourt est une bénédiction.

— Il est nominé, le con ! claironne l'éditeur. C'est gravé dans le journal!

La bonne nouvelle se propage comme un coup de grisou. Aussitôt les salariés se regroupent autour de la machine à café. Le treizième mois envisage la possibilité d'une prime. On peut toujours rêver. Les

salariés sont faits pour ça. Certains ont déjà sorti le champagne. Un stagiaire rince des flûtes en plastique. Voilà un jeudi superbe qui ressemble à un vendredi.

L'éditeur calme le jeu.

— Il ne faut pas, mes amis. La route est longue.

Mais les salariés ne l'écoutent pas.

— Je savais que ce bouquin serait une *cash machine*, jubile la directrice marketing. Et vous qui ne vouliez pas le publier !

— Je me fais vieux, rigole l'éditeur, et ses dents tachées absorbent un peu de lumière. Je ne le trouvais pas assez plat. Mauvais, certes, mais à ce point ! Le Goncourt procède d'un savoir-faire raffiné.

L'assistance est pliée. Dans le brouhaha, on a failli ne pas entendre le téléphone. La secrétaire fait des yeux de silence. La main sur le combiné, elle chuchote en roulant de grands gestes :

— C'est Goncourable.

Aussitôt l'éditeur reprend ses esprits.

— On avale le caquet ! Retournez à vos ordinateurs !

Quand il décroche, il prend une voix très grave, comme si quelqu'un venait de mourir :

— Allô... Oui, nous sommes tous chagrinés, ici... Oui, par *Le Monde*... Surtout ne le prenez pas trop à cœur... Ce n'est pas gagné, enfin je veux dire, rien n'est joué... Écoutez, moi je pense que votre livre est colossal, inéluctable, et comment dire?... enfin vous voyez... mais il est arrivé au mauvais moment... J'entends par là... qu'il a... au moins cinq, non, vingt ans d'avance sur l'ensemble de la littérature française. Vous êtes, à votre façon, un avant-courrier... Oui, comme Proust, vous avez raison... Malraux, aussi... tout à fait... Ah... Je ne savais pas qu'ils l'avaient eu... Attendez, ne dramatisez pas... Ce n'est pas dans la poche, enfin je veux dire, les pronostics sont ouverts... Vous croyez réellement que c'est pour Philippe cette année? (La voix de l'éditeur montre une inquiétude sincère que Goncourable prend pour de la sollicitude.) Bref, cher publié, sachez que l'on est tous ici derrière vous.

Goncourable n'est pas convaincu. Il demande des engagements plus clairs. Il veut que son éditeur aille se battre pour lui, qu'il joue de ses relations, qu'il fasse pression d'une manière ou d'une autre sur les membres du jury.

Ils en discutent au restaurant.

— Il n'est pas question que j'aie le Goncourt, tranche Goncourable.

On leur apporte une terrine froide et molle, rehaussée d'une tranche de carotte qui ressemble à un moignon.

Goncourable déplie la serviette. Du blanc s'étale sur ses genoux. Il pense à l'humiliation qu'il est en train de subir. Lui qui a plusieurs

romans à son actif! Et des nouvelles ! Il n'est pas un débutant, tout de même ! Certains de ses textes sont parus en livre de poche. Ce n'est pas rien. Il a eu des articles, bienveillants pour la plupart. « Un auteur plein de promesses », écrivaient les critiques. « Une littérature subtile. » « Retenez bien son nom. Vous le reverrez d'ici peu. » Ils ne croyaient pas si bien dire !

Il est passé à la télé (un peu), il a fait des radios. Parfois, quand il se promène dans les grands magasins, il a l'impression qu'on le reconnaît. On l'invite à des salons littéraires. L'année dernière, il a eu une bourse pour écrire... Et soudain, ça ne compte plus. Les acquis ont disparu. Le matelas pourri a rongé l'épargne. Le voilà assis dans ce restaurant de parvenus, face à cet éditeur vieillissant dont dépendent son honneur et sa postérité, à se demander ce qui a pu clocher pour qu'il se retrouve ainsi en position de faiblesse, si brusquement, si totalement.

— Ce serait un désastre, dit Goncourable, les yeux noyés dans le saumon. Louise ne le supporterait pas. Débrouillez-vous.

Des miettes de pain impassibles s'accumulent dans le regard de l'éditeur.

— Cher publié, je comprends vos états d'âme (n'ai-je pas été ciseleur de phrases moi-même), mais franchement, un Goncourt ! Quand bien même on vous le donne, ce qui n'est pas gagné, enfin ce n'est pas joué, un Goncourt, ça procure aussi des bienfaits. Ne soyons pas hypocrites : vous nous ferez pleins de tirages. Ça vous mettra au refuge pendant un bout de temps. Vous pourriez même passer professionnel de la littérature française. Vivre de votre plume d'oie ! Imaginez : tout votre temps investi dans l'écriture, à explorer votre sensibilité de ménestrel, au lieu de... Qu'est-ce que vous faites déjà comme travail ?

La question est purement rhétorique car l'éditeur sait bien que Goncourable est enseignant, comme nombre d'écrivains. Le ministère de l'Education, ce grand sponsor de la littérature française, est un protège-dents efficace contre les soubresauts de la vie.

— Vivre de ma plume! soupire amèrement Goncourable. Vous savez bien, vous, mon éditeur, pourquoi le Goncourt se vend tellement bien de nos jours. Les gens sont curieux. « Venez voir le plus insignifiant écrivain de l'année. » « On va s'en payer une bien bonne ! » « Lisons un peu comment il s'est encore ridiculisé, le Goncourt. » Voilà ce qu'ils disent, les gens, et ils achètent par cruauté. Chaque phrase de mon livre sera tournée en dérision. Ma littérature deviendra un phénomène de foire... Non, c'est insupportable !

Les yeux de Goncourable se voilent de larmes et il se détourne de son éditeur.

« Petite nature », pense celui-ci, non sans raison. Jamais personne

n'avait forcé Goncourable à écrire, sinon son incurable vanité. Au lieu de se lamenter, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même. Il aurait très bien pu se contenter d'enseigner sans écrire. Il y en a qui le font. Entre nous, on ne devient pas Goncourable par hasard. Après tout, il n'avait qu'à être meilleur, au lieu de se plaindre maintenant. Et si l'on est incapable de se hisser à un certain niveau, il faut avoir le courage d'abandonner.

Voilà ce que pense l'éditeur derrière ses lunettes Armani, quand soudain Goncourable redresse les épaules et plante sa fourchette dans le salsifis.

— Cela ne sera pas ! Je vais les appeler! Leur prix, je le refuse, ils peuvent me rayer d'emblée. Je préfère garder des tirages feutrés que d'être la risée de la littérature française. Ils trouveront bien un fauché d'écrivaillon qui a besoin d'argent et qui sera heureux d'accepter le déshonneur, mais moi, c'est non merci.

Terrifiant est l'homme qui refuse l'argent par principe !

Tout en parlant, il sent confusément la fragilité de sa position. Car il ne suffit pas de dire « je refuse » pour être lavé de la souillure, ce serait trop simple, tout le monde le ferait. Comme si un cancre pouvait refuser une place de dernier de la classe! Alors il tente de se fabriquer des ventouses morales. En crachant sur l'argent, il pense sortir du Goncourt par le haut. Une sorte d'ivresse l'emporte. Les mots gambadent en liberté. «Tirages feutrés ! » « Déshonneur ! » « Non merci! » Ils tissent autour de lui un cocon qui ressemble à de la grandeur d'âme. Le menton de Goncourable déploie ses ailes et s'envole au sommet du visage. Les yeux néanmoins restent glissants.

En face, le sourire de l'éditeur se durcit. C'est un entrepreneur. Il ne peut accepter que les gesticulations de Goncourable nuisent à l'entreprise. La semaine prochaine, il négocie un crédit relais avec son banquier. Il doit agir vite.

— Malheureux ! s'écrie-t-il. Ne faites pas de bêtise, je vous en conjure, vous risqueriez de... de... Les jurés du Goncourt sont comme les gouverneurs de la Banque centrale européenne, ils détestent qu'on fasse ouvertement pression sur leur choix. Toujours cette prétendue indépendance. En revanche, si l'on est discret, par des voies détournées, en frappant au bon souterrain, on progresse rapidement... Pas mauvais, ce petit anjou, dites donc.

Il passe au fromage.

— J'irai voir... Charles-Roux, tiens! La présidente. Sa voix compte double. Je lui dirai : « Ecoute, Charles-Roux, tu ne peux pas me faire ça », et elle me répondra avec son flegme habituel : « Je veux bien mais donne-moi un nom », et là je dirai « Philippe », et elle s'inclinera, la Charles-Roux, je lui ferai relire votre livre, posément, et elle ne pourra que tomber d'accord. « Nous avons fait une faute

d'appréciation, dira-t-elle. Ce livre ne mérite pas le Goncourt. » Alors je dirai : « Signe une décharge, Charles-Roux, reconnais tes torts et n'en parlons plus ».

Plus il parle, plus il s'enflamme, l'éditeur, il est beau comme de la braise, jamais il n'a été aussi éloquent. En ce moment, il en blufferait dix mille, des nominés, car il sait leur parler dans le sens des lendemains qui gazouillent.

Il avance son couteau dans le camembert.

— Cinq ans que nous n'avons pas été nominés pour le Goncourt, nous pensions être tranquilles, et bang ! La douche froide... Vous en voulez, non? Vous avez tort, c'est excellent... Où en étais-je?... Ce ne devait pas être notre tour, cette année. On en a paraphé entre nous. Il faut un juste équilibre entre les grands éditeurs. Pour que ce ne soient pas toujours les mêmes qui récoltent le caca sur la tête... On s'est mis d'accord à l'époque, on voulait bien le Renaudot, voire le Fémina de temps à autre, ou le Médicis à la rigueur, mais donnant-donnant! En échange, on nous libère du Goncourt. Les gens n'ont plus de parole !

L'éditeur paraît abattu par cette rupture de contrat moral. Il ne finit pas son morceau.

Goncourable se demande si c'est du lard ou du cochon. Il oscille entre colère et crédulité. Pendant un instant, dans son esprit littéraire dopé aux métaphores, il se voit en grenadier voltigeur qu'on envoie vers la place forte de l'ennemi. Tandis qu'il se fait tronçonner par le Goncourt, l'éditeur, lui, tète tranquillement le cigare, la panse saturée de restaurants, les lèvres luisant de graisse comme celles d'un marchand de canons.

Aussitôt il regrette ses mauvaises pensées. Le regard de l'éditeur, rempli de compassion collante, l'attrape et le tire de la fange. L'homme ne demande qu'à croire aux chimères. Il n'a pas le choix. Où irait-il, s'il rejetait la main tendue ? Il serait seul, avec son Goncourt sur les bras, autant dire avec une balle dans la tempe, jeté dans cette fosse commune où la littérature se débarrasse des falots. Qu'on le veuille ou non, un éditeur c'est quand même une verrue d'espoir.

C'est en s'y accrochant de toutes ses forces que Goncourable bafouille :

— Voyons, on ne l'a pas encore. Je suis sûr qu'on a un moyen.

— Vous prendrez bien un dessert ? dit la serveuse.

Goncourable retrouve un semblant d'équilibre :

— Mais oui, quand on y pense, ils ne peuvent pas nous le donner. Il y a foule d'éditeurs qui ne l'ont encore jamais eu. Regardez Actes Sud, l'Olivier, P.O.L, Verticales... C'est leur tour maintenant! Depuis le temps qu'on en parle. On ne peut taper que sur les gros. Ce serait de la discrimination. L'injustice hurlerait au viol. Déjà l'année dernière, quand c'est Gallimard qui l'a eu pour la trentième fois, on a parlé

d'acharnement. Tenez, je vais écrire un pamphlet à ce sujet. Il n'y a pas de raison que les petits éditeurs soient en reste. Ils publient leur lot de mauvais livres comme les autres !

L'éditeur boit une gorgée d'eau froide.

— Ne vous mêlez pas de ça, cher publié. Laissez ces affaires de prix aux professionnels. On trouvera bien un arrangement entre nous. N'oubliez pas que du point de vue éthique, il est difficile d'attribuer un Goncourt à un petit éditeur car ils sont considérés par une certaine élite comme des « laboratoires » de la littérature française. C'est chez eux, paraît-il, que se fait la littérature de demain. (Il a un sourire condescendant.) Leur attribuer le Goncourt, même s'ils le méritent autant que les autres, serait très politiquement incorrect.

Et il ajoute :

— Ne vous faites pas de bile. Je vous promets que l'on fait tout pour l'éviter. N'y pensez plus.

Arrivé au dessert, enrobé qu'il est de paroles anesthésiantes, Goncourable semble moins agressif, son dos paraît moins voûté et son regard ose parfois s'aventurer sur les contours de la serveuse. L'éditeur se dit qu'il a limité les dégâts. Finalement, on a vu pire, comme nominé. Celui-ci ira loin.

Il sort sa carte de crédit.

Goncourable prend note du montant élevé de l'addition qu'il n'aura pas à payer. Sur l'échelle des sacs, on est encore loin du plein cuir, mais ce n'est plus de la toile de jute. Une ombre de satisfaction traverse son esprit comme un volet qui se ferme sur une façade ensoleillée.

Pour la première fois depuis la triste nouvelle, Goncourable ne pense pas au Goncourt. La serveuse appétissante lui tend sa veste. Il ne se presse pas pour sortir. Sur le pas de la porte, il ferme les yeux et respire un grand coup, si profond que tout Paris, avec ses quais et ses boulevards, ses jardins et sa couronne, s'engouffre dans les poumons. Que ne donnerait-il pas, à cet instant, pour retenir le mois d'août à jamais, qu'il n'y ait pas de septembre, pas d'automne, et pas de...

Un pigeon crasseux et hagard s'envole brusquement devant son nez.

Le mardi suivant, alors que son livre vient d'arriver en librairie, Goncourable retrouve François au pub irlandais. Les yeux se croisent, les doigts se touchent dans le bol aux olives.

François est un thermomètre. Il permet de se jauger. Il est un peu minable mais pas trop, il a l'échec facile tout en ayant quelques réussites mineures à son actif, et l'on se sent valorisé par sa présence. Rien ne remonte le moral autant qu'une après-midi en sa compagnie.

François est plasticien, il expose des étrons dans une galerie

sympa de la rue Bonaparte, il a une clientèle stable, principalement faite d'industriels américains en vacances et de musées provinciaux d'avant-garde, ce qui assure de bons petits revenus mais ne satisfait absolument pas sa soif de prestige. François se considère digne du Moma, ou du Centre Pompidou à la rigueur, et il ne s'en cache pas. Face à ces prétentions hors normes, Goncourable grince de ce sourire vénéneux des poètes supérieurs. Car s'il est certain d'une chose dans cette vie, c'est que jamais François ne parviendra à dépasser le cadre suranné, parisien d'Épinal, de la rue Bonaparte. Bien sûr, ces réflexions, Goncourable les garde pour lui. Il se contente de mâcher les olives.

Aujourd'hui cependant, il n'a pas du tout l'ironie spontanée. Ils sont perchés avec François sur des tabourets de bar, ce qui leur donne l'illusion de dominer le monde, et Goncourable, après avoir longuement hésité mais ne pouvant conserver ce fardeau pour lui seul, raconte l'horrible malheur qui l'a frappé.

— Cependant rien n'est joué, tempère-t-il aussitôt. Je suis seulement nominé. Il n'y a pas le feu à l'Académie.

François n'est que moyennement surpris. Il n'a jamais apprécié les écrits de Goncourable, qu'il juge trop banals, remplis de phrases qui se traînent, et de médiocre facture.

Au mur du bar, au-dessus de la flèche vers les toilettes, au milieu des traces d'un vieux dégât des eaux, est accrochée une gravure jaunie d'orchidée. François ne peut s'empêcher de comparer ce mur et le peu qu'il ait lu de Goncourable. Il pense à la dédicace qui orne le dernier opus. « À François, le plasticien merveilleux, avec une connivence d'artiste », avait osé Goncourable sur un exemplaire d'auteur qu'il avait tendu par-dessus les olives. C'était il y a un mois. François, lui, n'a jamais offert d'étron à Goncourable, même un fusain, même une esquisse, rien. N'allez pas croire que c'est de la mesquinerie. Les étrons sont des exemplaires uniques qu'on n'offre pas à la légère.

— C'est injuste! clame François (et l'on dirait qu'il porte sur sa figure toute la révolte du monde). Pourquoi toi, alors qu'il y a tant d'écrivains *vraiment* mauvais?

Goncourable est trop plongé dans ses problèmes pour sentir les abîmes de nuances qui se cachent derrière ce « vraiment ». Son doigt fait des arabesques avec des restes de bière qui irriguent le zinc.

— Je l'ai trouvé plus... immédiat que le précédent, s'aventure François. En fait, c'est peut-être ton meilleur livre.

Il va de soi que François ne l'a jamais ouvert (tout comme on n'ouvre jamais le calendrier des étrennes avec le chat rose en couverture, ou l'*Encyclopaedia Universalis*), et il ne comptait pas le faire. Son temps est trop précieux pour se remplir de balourdises. Maintenant, c'est autre chose. Le malheur d'autrui est très excitant. Il y

a le Goncourt à l'horizon. Son ami est entré dans l'actualité. François va dévorer la honte de Goncourable le soir même, en piaffant d'impatience, et d'excellente humeur, riant parfois à bouche de volcan comme s'il lisait le premier roman d'une starlette.

Il n'en a pas lu une ligne, et pourtant il dit :

— Je trouve tes phrases... taillées au ciseau.

Goncourable prend ça pour un compliment.

— Oh François ! Merci ! Moi aussi j'aime mes phrases. C'est une des grandes réussites de mon texte. Quand on est deux à penser pareil, c'est rassurant.

Il saisit sa bière à deux mains. La trace humide laissée sur le zinc ressemble à un soleil.

Voyant l'espoir renaître chez son ami, François regrette d'en avoir dit autant. Il s'est gâché le plaisir.

— On t'a nominé, dis donc. On a voté pour toi... Ça me donne les foies...

— Copinage et compagnie ! s'esclaffe Goncourable. Voilà comment ça se passe de nos jours. Avant, ça devait être objectif, je suppose. On sélectionnait le plus mauvais d'après un faisceau d'indices. Le pompeux dans le style, par exemple, ou le sujet étriqué, globalement creux, la prédominance de thèmes éculés, l'obéissance servile aux canons à la mode, ou encore la savonnette sociale, plus marketing que sociale, évidemment, tout cela pouvait conduire à la nomination.

François se délecte à reconnaître tous ces travers dans Goncourable, à des degrés divers. « C'est incroyable à quel point l'homme est aveugle à ses propres insuffisances, se dit-il. Ce serait un beau thème pour aborder une nouvelle série dans mon œuvre. »

— Et aujourd'hui ? Tu penses que les critères ont changé ?

Goncourable ne fait pas attention au sourire bienheureux qui décore le visage de son ami.

— Il y a un peu de ça, dit-il. Je suppose qu'un roman vraiment mauvais sera nominé de toute façon. La preuve, regarde Philippe. Mais il y a aussi des considérations politiques. Les éditeurs ont leurs arrangements. Les jurés sont une collection de vendus de la pire espèce. Heureusement, mon éditeur a des relations.

François est un peu déçu.

— Mais il faut le dire, ça ! s'emporte-t-il. Le dénoncer! Il faut redonner au Goncourt sa signification d'antan. Tu pourrais écrire une tribune...

— Je ne le sens pas, grimace Goncourable.

— Oui, je comprends, dit François. Tu as peur qu'ils considèrent ton avis comme biaisé, vu que tu es... Goncourable. (Il détache bien le mot *Goncourable* pour le rendre lourd et malodorant.) On objectera

que tu manques de recul. Tu pourrais passer pour un aigri. On dira que tu es animé d'une envie de vengeance personnelle.

— Surtout, je respecte trop le Goncourt pour lui nuire de quelque façon que ce soit, lâche Goncourable.

Il y a une authentique beauté dans ces propos, la beauté de l'incongruité, comme si un condamné à mort déclarait son admiration pour le docteur Guillotin avant de passer la tête dans la lucarne. *Morituri te salutant!*

François en reste pétrifié. La sincérité de Goncourable n'a pas de poils au pubis. Elle est fraîche et désarmante.

— Oui, poursuit Goncourable, auréolé par son courage. Je trouve que c'est un des formidables avantages de la littérature française que d'avoir inventé le prix Goncourt. Un prix repoussoir, un prix en négatif. Terrible pour celui qui le reçoit, mais utile pour les autres. Grâce à lui, des milliers de littérateurs en herbe ont un exemple vivant de ce qu'il ne faut pas faire en littérature. Il n'y a pas de meilleure école.

Goncourable s'écoute parler. Il se trouve noble et beau, lucide et élégant, *fair-play* jusqu'à l'absurde — en deux mots, indigne du Goncourt. Comme le cancre qui toise du regard son professeur, certain que c'est le meilleur moyen de ne pas se faire interroger, il récite les vérités premières sur le Goncourt en se sentant protégé.

— Quand j'ai commencé à écrire, je m'achetais systématiquement le Goncourt. Je surlignais les pages aux endroits particulièrement déprimants. Les erreurs des autres font progresser. J'ai appris certains paragraphes par cœur. Quand je me retrouve à travailler mon texte, ils sortent de ma mémoire et me guident comme autant de sens interdits. Cela fait longtemps que j'ai oublié les noms des écrivains qui les ont produites, mais les phrases sont restées.

« Eh bien, ça ne t'a pas servi à grand-chose cette fois-ci, pense François. Pauvre clown. »

Goncourable tripote machinalement son verre à moitié vide. Son index trace la lettre G dans la buée. Il songe à son adolescence, époque fertile où sont apparues les prémices de son écriture. Tous les espoirs étaient permis. Ah! les premiers flirts, les premiers flippers, le premier récit publié dans la feuille de chou ronéotypée du lycée! L'odeur de la Javel mélangée à la cigarette dans les toilettes des garçons!... La nostalgie, cet ingrédient essentiel du patriotisme, le fait soupirer :

— La France est forte. Pour la littérature, c'est le premier pays du monde. Le Goncourt y est pour beaucoup. À ma connaissance, il n'y a pas de prix comparable à l'étranger. On essaie d'imiter le Goncourt (je pense notamment au Booker Prize en Grande-Bretagne et au prix Cervantes en Espagne), mais personne ne parvient à ce dosage subtil de fausse ingénuité, de conformisme et d'apparat de pacotille qui

caractérise les élus français.

Il proclame ça d'un ton magistral, sûr de son fait. François comprend que Goncourable est entré dans une phase psychologique où il se considère, à tort ou à raison, comme à l'abri du Goncourt.

— Je suis heureux de te voir en si bon état d'esprit, malgré la *mauvaise* nouvelle, dit-il. Et Louise ?

Goncourable se fige.

— Quelle Louise ?

— Tu ne lui as pas dit ! trépigne François.

— Bof, admet Goncourable, et son humeur se dégrade sensiblement. Mais on ne parle que de moi, aujourd'hui. Comment va la Fondation?

François renifle ses doigts qui transpirent la sauce d'olives.

— J'ai été refusé, pour le moment.

— Ça c'est dommage !

La conversation s'enlise un peu. François songe à l'injustice qu'on vient de lui infliger. Il ne parle plus que par onomatopées. Ils finissent par quitter le pub.

Ils descendent vers le boulevard Saint-Germain. Goncourable s'intéresse principalement aux boutiques de fringues. François, lui, cherche à entrer dans toutes les librairies qu'ils croisent, et il y en a, mais Goncourable s'y refuse sous des prétextes futiles. « Les montagnes de livres me donnent mal à la tête. C'est un défaut professionnel. » François a la sensation de tenir dans sa main une sardine qui frétille. Ils se séparent au croisement. Goncourable court prendre le 21. François, enfin libre, se précipite chez *Gibert*, au rayon nouveautés, où il se pavane devant la pile toute fraîche des livres de Goncourable, placés qu'ils sont juste à côté de ceux de Philippe, en évidence mais légèrement à part, comme si le libraire en avait déjà un peu honte.

Passe une quinzaine. Nous sommes chez *Drouant*. En bas, les cuisiniers ont désossé le sauvageon. Il n'y a pas de retour en arrière possible. La sauce onctueuse, petit lait du chef, a sali les assiettes.

Eh haut, accablés comme des atlantes, les jurés illustres ont le visage fermé des occasions solennelles. Le silence mâche le homard.

— Ces petits légumes manquent de tonus, se plaint quelqu'un.

— Ah, vous trouvez? fait son voisin.

— Le Honduras, entend-on à l'autre bout.

— Honduras ou pas, la Bourse, c'est pas fameux, reprend-on un peu partout.

De nouveau, le homard. Personne ne se lance. « Qu'il est difficile de faire partie d'un tribunal », pensent les grands hommes en soupirant.

Commence la meringue. Dos au mur, il faut se décider. La

présidente tape du couteau. Les petits papiers blancs, tristes comme des télégrammes du front, se mettent à circuler. On les ramasse dans un saladier. On compte. De longues minutes, pénibles pour la digestion, se mettent à croupir. « Philippe, cinq voix. » Et Goncourable?...

Une.

Deux.

Et deux — quatre...

C'est fait. Les contours de Goncourable, jusqu'à présent dilués dans la masse des nominés, prennent soudain une forme très concrète : son nom a été retenu dans les dix moins bons.

Sortie de *Drouant*, la nouvelle se précipite sur les ondes. Cette fois, Goncourable a un entrefilet dans *Le Figaro littéraire*, un portrait dans *Le Nouvel Observateur*, et même un article de fond dans *Libération*, « Ecrivains, à vos marques : que le moins bon gagne ! », où il est cité, avec Philippe, comme l'un des favoris pour le bûcher. *Libération* n'a jamais fait dans la dentelle. L'article a une certaine résonance dans le milieu littéraire et quelques intellectuels s'émeuvent, comme chaque année, de cette façon de tirer sur l'ambulance. N'est-il pas un peu facile de s'en prendre à des écrivains qui sont déjà nominés ? Le haro sur le baudet ne grandit pas la littérature française. Arrêtons de détester en chœur les mêmes écrivains (ceux que la nomination pour le Goncourt autorise à détester) et prenons le risque de déplaire en critiquant d'autres livres, moins médiatisés. Ce débat récurrent est aussi typique de l'automne que la rentrée des classes.

Heureusement, Louise ne lit ni *Le Figaro* ni *Libération*. Parfois elle ouvre *Le Monde*, et encore. Dans *Le Monde*, depuis l'entrefilet de la fin août, on a choisi d'ignorer superbement le Goncourt, sans doute pour souligner une relative indépendance éditoriale. Car cette année *Le Monde* se veut au-dessus des modes, voyez-vous. Il met un point d'honneur à parler davantage du Médicis et du Renaudot, quitte à se faire accuser de snobisme et perdre quelques lecteurs. Il fait son malin. Quand on sera plus près de l'échéance, il s'y mettra à son tour, *Le Monde*, c'est obligé, comme il se met au Tour de France et à l'élection de Miss Univers, mais pour le moment sa fine bouche fait la moue.

— T'as vu, le Honduras, ça ne s'arrange pas, bâille Louise à travers les pages du journal.

— Tant pis pour eux, fait Goncourable en s'efforçant de garder une voix tranquille comme les glaciers, sans y parvenir.

Il a d'autres soucis que le Honduras, lui! L'heure est grave. Il compte ses doigts. Il y en a dix, autant que de nominés. Lequel d'entre eux passera à la casserole ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit Louise. Tu me caches quelque

chose. J'ai de sombres pressentiments, pour nous, pour notre histoire... Tu as revu Noémie, c'est ça?

Goncourable ne répond pas. Il n'arrive pas à se confesser. Le Goncourt reste bloqué sur le bout de sa langue. L'orgueil littéraire est plus puissant qu'un frein à main. Comment avouer à celle qui partage notre vie que l'on a été sélectionné pour être la risée de la littérature française ? Louise croit en son talent. Elle a beaucoup sacrifié de ses ambitions personnelles pour qu'il puisse écrire à son aise. Elle se persuade que tôt ou tard il finira par percer. Ses rêves sont tissés de lauriers et de confettis dorés. Elle n'hésite pas à montrer les romans de Goncourable aux voisines, aux amies et à l'attachée commerciale de sa banque. Il est sa grande fierté.

Quand Goncourable songe à la bête immonde qui est suspendue au-dessus de sa tête, il se sent l'âme d'un escroc de petit calibre. Non, il lui dira tout le moment venu, quand il ne sera plus nominé — car il est impensable que ce cauchemar continue indéfiniment —, et elle comprendra.

— Oh la barbe, grimace-t-il. Tu ne vaux pas mieux que François !

Et sans donner d'explication — que pourrait-il dire? — il se précipite dans la rue, vers le pub irlandais.

« Il va retrouver l'autre garce », pense Louise.

Ainsi naviguent-ils d'exaspération en dispute, semant sur leur chemin des silences en trous noirs.

L'instinct de Goncourable a raison, malgré les apparences. La soupape, c'est François. D'abord, il est toujours là, François, quand on a besoin de purger des malheurs. Il montre des qualités d'écoute insoupçonnées. Ses yeux rayonnent de pitié ostentatoire comme si Goncourable était une riche grand-tante sur son lit de mort. A priori, on n'aurait rien à attendre de cette hypocrisie-là. Et pourtant!

Un mardi, entre deux doléances, Goncourable raconte le coup de fil qu'il a reçu la veille de son éditeur :

— Il a osé me dire, tiens-toi bien, François, il a osé me dire : «Vous avez tort de vous plaindre, on est à trente mille exemplaires vendus. » Comme si ça pouvait me consoler ! Moi, le nominé du dernier cercle ! Ah, le marchand de pécu !...

Il parle, et il remarque une chose étrange. Un nuage d'envie assombrit le visage de François, rien de dramatique, bien sûr, juste un froncement de sourcils à peine perceptible, une tendance à esquiver le regard, une nonchalance trop marquée pour être honnête.

Alors, à tout hasard, il dit :

— En librairie, c'est la ruée. Hier, boulevard Saint-Germain, il n'en restait que deux exemplaires.

— Pourtant, ils l'ont mis au fond de la table, s'étonne François. Ton machin est le dernier qu'on voit. Il faut presque le quémander. Ils

sont un peu m'as-tu-vu. C'est Saint-Germain.

Goncourable observe attentivement les lèvres pincées de François et il ressent... une vague satisfaction, oui, un plaisir inhabituel.

Il continue, sans se presser :

— Au rythme où l'on va, je dépasserai les cent mille exemplaires avant Noël. Ce qui ferait... à un euro vingt de droits d'auteur par exemplaire... j'arrondis... parce qu'il y a la TVA... l'Agessa qui nous pompe... Cent mille euros, net!

Le chiffre est suffisamment claironnant pour pincer le cœur de François. Il sait ce qu'il faut produire puis écouler comme étrons pour empocher une somme pareille. Il regarde ses mains. Ce sont de grosses mains d'artiste qui tiennent entre leurs doigts une olive noire. Il pense à son galeriste qui lui prend la moitié des gains mais qu'il est obligé de saluer avec une amitié d'ornement. La matière première des étrons n'est pas donnée. La vie est ruineuse. Et là, à portée de crachat, on trouve des minables qui touchent cent mille euros net sans se fatiguer, par le fait même de leur minabilisme.

— Je vois qu'il n'a pas que des désavantages, ton Goncourt, souligne-t-il, sarcastique.

— Cent mille euros, net ! répète Goncourable comme une incantation. Cent mille euros, net !

— Moi, même pour un million d'euros, je n'en voudrais pas, lâche François sans y croire une seconde.

Goncourable hausse les épaules.

— Mais je ne l'aurai pas. Mon éditeur est formel. Pour lui, ma qualification s'est jouée à un cheveu et ne tient qu'à des considérations d'équilibre entre maisons d'édition. C'est leur cuisine. Le favori, c'est Philippe, ne l'oublie pas. En attendant, jamais aucun de mes livres ne s'est aussi bien vendu. Cent mille euros, net.

Un ange bâté passe.

C'est peut-être à cet instant que Goncourable prend enfin conscience de l'avantage financier qui va de pair avec le Goncourt. Comme un mystique qui se sent transfiguré à force de psalmodier des kyrie, il devine une réalité profonde dans la rengaine à outrance de ses droits d'auteur, réalité d'autant plus palpable que la bonhomie de François devient terriblement affectée.

Voilà ce qui sauvera Goncourable dans ces journées ô combien pénibles de la fin septembre. Il suffira qu'il lance : « Cent mille euros net, et ce n'est que le début », pour que le visage de son camarade se fige en un masque de jalousie grumelée. Ainsi, sans le vouloir, François sera une source régulière de petits bonheurs. Il sera dit que les meilleurs amis sont indispensables !

Mais en attendant, pour prouver qu'il ne craint pas, et pour renforcer son ascendant psychologique sur François qui n'en revient

pas, Goncourable prend le luxe d'entrer dans une librairie du boulevard Saint-Germain. Certes, ils n'y restent que le temps de compter les exemplaires écoulés depuis ce matin, mais tout de même. Il n'a aucune gêne. On dirait Adam au Paradis qui fait le tour du propriétaire. Il prend chaque livre vendu comme une victoire personnelle, feignant de croire qu'il est un écrivain français comme un autre et non ce rat en attente de la vivisection. La vie continue, semble-t-il dire, alors vivons-là, Goncourt ou pas !

Après la librairie, la mine légèrement enjouée, Goncourable fait quelques boutiques, histoire de montrer à François un échantillon de son futur pouvoir d'achat. Il essaye une nouvelle cravate. Elle est en velours avec des paillettes, et tranche avec le style habituel de Goncourable, qui s'habille tout en noir, tendance no logo. François note avec déplaisir qu'elle ne fait pas du tout écrivain français, cette cravate, mais plutôt présentateur météo sur une chaîne du câble. En prime, c'est la plus chère du magasin. Tout cela est très décevant.

Dépité mais refusant de l'admettre, François se venge le jeudi suivant, jour de son vernissage à la galerie de la rue Bonaparte.

La journée est plutôt fraîche. Pour se réchauffer (et se laver des idées noires), Goncourable déguste du gros rouge qui tache l'estomac. Parfois, il parle à des cacahouètes. Des restes de gâteaux secs émergent de son cache-nez mais il ne fait rien pour les enlever. Comme il n'a absolument rien à dire sur les étrons de François, à part qu'il les trouve à chier, il bâille sans prendre de gants. On dirait un mélomane égaré dans les tribunes d'un match de handball.

— Alors ? lui demande François, l'œil soupçonneux.

Goncourable rassemble ce qu'il lui reste de force mondaine et parvient à extirper quelque chose comme :

— Il y a beaucoup de choses... étonnantes, ici. Tu travailles à une nouvelle série?... C'est très bien accroché.

— *Disposé*, corrige François. Ou *étalé*.

« Il pense " étron " mais il ne le dit pas, songe-t-il, réaliste. Petit Goncourable de mes deux ! Et poltron avec ça ! »

La pensée désagréable en entraîne une autre, et il finit par considérer son œuvre avec un zeste de regard critique. La malédiction ne dure qu'un instant, mais cela suffit pour le démoraliser. L'idée iconoclaste qu'il ne sera jamais digne de la Fondation le frôle dans un bruissement d'hélicoptère blessé.

Il retombe sur Terre. Le cauchemar s'estompe. Reste une envie de vengeance. François repère Louise qui brasse l'ennui à l'autre bout de la galerie.

— Tu as l'air en forme aujourd'hui, s'approche-t-il.

Son sourire de robot est la première chose qu'on remarque. Louise se crispe un peu.

— Tu veux quoi, au juste ? Tu sais bien que moi et la peinture...

— Ce n'est pas vraiment de la peinture, corrige François. Enfin, pas au sens *Beaux-Arts*. Enfin, peu importe. Je m'inquiétais pour toi... Forcément, ça ne doit pas être drôle. Enfin tu sais, Louise, que tu peux toujours compter sur moi.

Et François de lui saisir l'avant-bras. Ce geste à la complicité calculée fait passer un frisson d'angoisse.

Louise écarquille. « Mon mari a dû lui dire quelque chose sur mes seins », s'imagine-t-elle.

— Il y a un dîner après le vernissage, dit François.

Elle tire machinalement sur le devant de la blouse pour rehausser cette poitrine qui ne veut pas remonter.

— Viens seule, suggère François.

Elle cherche des yeux son mari. On ne le voit nulle part. Il ne reste que des bouteilles vides.

— Il était là, il y a cinq minutes, s'étonne Louise. Il ne serait pas parti sans moi, quand même !

— La littérature française tient mal l'alcool, fait François.

Et il affecte le rire décontracté de l'artiste qui ne se la joue pas.

Quand ils se retrouvent à la brasserie, Louise s'attend à des révélations. Son mari a probablement une maîtresse. Disons Noémie, ou une autre, encore plus dangereuse, une Wonder-Noémie, vingt-cinq ans, cultivée, du bagout comme une école de commerce et un 95 C pour porter l'estocade. Comment voulez-vous que son mari résiste? Les écrivains français ont la fidélité funeste, c'est connu. Pour peu qu'ils aient de grandes piles dans les librairies, les tentations ne manquent pas. Ils sont harcelés de jeunesses arrogantes qui se prennent pour des muses. Certaines filles n'ont aucune gêne, ou alors si, mais elle est soluble dans la littérature.

Louise regarde son chocolat chaud et essaye vainement d'y lire l'avenir. Elle songe aux cours de musculation fessière qu'elle aurait dû prendre.

Ce que lui apprend François n'est d'aucun soulagement, au contraire.

Goncourable.

Non, elle ne savait pas. Elle ne s'en doutait même pas. À tout prendre, elle aurait préféré une maîtresse. Noémie est humaine, elle a des faiblesses, elle n'est pas ce monstre implacable surgi de nulle part.

— C'est pas vrai, murmure-t-elle, et ses jolis yeux se barricadent de larmes.

Soudain, elle comprend tout, Louise. La Platinum neuve que Goncourable glisse dans son portefeuille comme un marque-page. Ses absences quand il rentre en puant la cigarette et le scotch.

Cette manière qu'il a de ne pas écouter quand on lui parle. Et

surtout, son manque d'entrain à critiquer les autres écrivains français, les 599 petits nègres qui ont publié en même temps, lui qui ne se prive jamais d'habitude.

— La tarte Tatin, c'est pour qui?...

Les pommes tronçonnées ont une vague ressemblance avec son désastre personnel.

— Je n'ai jamais commandé ça ! s'écrie Louise.

— Ça ne fait rien, madame, pas la peine de vous énerver.

Dans le miroir accroché sur une colonne d'angle à côté de la caisse, celui avec les traces de doigts, on peut voir la tête de François qui avance son regard dans le décolleté. Les yeux contournent la médaille de la Vierge, oscillent un peu sur le bord de la blouse et s'entrechoquent maladroitement contre la volupté. Ils mettent du temps à retrouver la sortie.

« Elle n'est pas aussi avachie que Goncourable le prétend », songe François, peut-être pas précisément en ces termes car le désir ne sait pas construire des phrases structurées, mais avec une douleur diffuse semblable à une coupure que l'on plonge dans l'eau salée.

— Il faut se mettre à la place de notre ami, articule François péniblement, tant il a envie d'être ailleurs. Ce doit être difficile à vivre. *Goncourable*! Heureusement, il s'habitue. Ça va mieux ces derniers jours, depuis qu'il a été retenu dans les dix derniers. C'est paradoxal, mais c'est bon signe.

— Quelle déchéance ! ne peut s'empêcher Louise.

Le chocolat chaud se noue dans la gorge. François a l'impression de monter au filet sur une balle facile.

— Il va en librairie, comme si de rien n'était. Il compte les exemplaires vendus et paraît plutôt — j'ai peine à le dire, Louise, sois forte — satisfait de son sort.

Louise contemple le gouffre où se noient ses grandes espérances. Un sentiment d'injustice flotte sur la ville. Ah! Louise! À quoi donc ont servi tous les sacrifices, petits et grands, que tu as consentis au quotidien pour faire briller la flamme de la littérature ? À te retrouver avec la cruche cassée au milieu du chemin boueux, la borne des quarante ans définitivement passée, avec pour tout bagage un minablos de mari. Ah! Louison! En quoi as-tu investi ta jeunesse ! Les proportions de ton dos et tes jolis yeux n'ont donc pas trouvé de meilleur placement qu'un *Goncourable*? Si ta mère apprend ça ! La vieille femme pourrait en mourir... À la frustration s'ajoute un sentiment de s'être fait rouler. Ainsi la ménagère découvre en déballant les courses que l'entrecôte tant vantée par le boucher n'est qu'un énorme sabot.

— Je suis une gourde ! grimace Louise en songeant aux beaux discours de son mari sur sa prétendue place dans la littérature

française.

Car si quelqu'un pouvait juger Goncourable à sa juste valeur, c'était elle, Louise, sa femme de chevet. En vingt années de vie commune, on a de quoi avoir des soupçons.

François sent la faille. En moussant un peu, il lance :

— La Fondation est sur les dents pour obtenir mon expo, mais je ne sais pas si je vais accepter. Il y a du pour et du contre. Pour mes « étrons » — c'est une façon de parler —, je préfère New York.

Puis il claque :

— L'addition, s'il vous plaît !

— Votre manteau, mademoiselle, dit le serveur.

Dans les grands récipients en inox, les huîtres brillent comme des lupanars.

Plus loin dans la soirée, quand il se retirera de Louise en se disant qu'elle n'est pas aussi bonne qu'il se l'imaginait, tout juste suffisante pour un Goncourable mais largement frustrante pour un homme normal, François méditera la maxime populaire qui fait s'assembler ce qui se ressemble, et il se dira que, décidément, l'autre gland et Louise sont faits pour s'entendre tant la médiocrité de leurs performances est comparable.

Elle cuit, la littérature française de septembre, elle mitonne à plein, elle sature en vapeurs, elle dégorge de talents. Six cents romans. Festival de couleurs, récital de parfums. De gros volumes appétissants côtoient d'exquis livres de poche. Des noms exotiques, des titres palpitants.

Cette année, le Brésil est à la mode. Mais aussi la Russie, évidemment, car on ne peut concevoir la littérature française sans un petit russophile quelque part. Et la Chine! L'Oubangui-Chari! La bande de Gaza! La littérature française rassemble les cinq continents. Elle est un exemple de tolérance dont les autres littératures feraient bien de s'inspirer. À côté de la littérature française, la littérature américaine est outrageusement nombriliste. À croire qu'il n'y a que l'Amérique et les Américains qui existent en ce monde. Si c'est pas pitoyable! Et c'est pareil en Afrique du Sud, en Inde, au Japon : seuls leurs petits problèmes les intéressent. Alors que nous !

La littérature française voyage. Elle explore l'espace. Elle soumet le temps. Elle n'hésite pas (et avec quel courage) à entreprendre de vastes plongées historiques dans les épisodes délicats qu'ont été la Terreur, l'Occupation et mai 68. Elle ne recule devant rien. Elle n'a pas peur de passer des mois à se documenter dans les bibliothèques. Elle ne connaît aucune flemme à recopier les journaux de l'époque. Grande, majestueuse littérature française! Ah! si toutes les littératures pouvaient en dire autant !

En face, les lecteurs gourmands se pourléchent les babines. Après un été de jeûne, amaigris par les mots fléchés et Mary Higgins Clark, ils contemplent sans y croire les tables des libraires. Cette abondance sature les yeux. Ils ne tiennent pas longtemps. Ils s'y jettent à ventre déployé, les doigts avides, le front en fièvre. Des romans, ils en prennent dix, vingt, trente! Les économies sont siphonnées par le sanibroyeur. Ça ne fait rien ! C'est pour la bonne cause. La littérature française vaut mieux qu'un sac, plein cuir ou pas. Seules les plus grandes marques peuvent rivaliser avec la littérature française.

Pendant trois semaines, on lit sans répit. Puis, début octobre, la première faim passée, malgré l'exceptionnelle qualité de ce qu'on a ingurgité, on sent comme une lourdeur. Le plein cuir fait de nouveau une percée timide dans les cœurs. La littérature française a besoin d'un relais de croissance. Et c'est alors que les prix d'automne se précisent. On les voit poindre à travers le brouillard. Ils clignotent comme un passage à niveau qui se baisse. Ils montrent les directions où la littérature française a failli aller mais où elle n'ira pas. Les complaisances où elle a failli sombrer. Les voies sans lendemain. Elle a eu chaud, la littérature française !

C'est le moment que choisit la critique pour entrer dans la ronde. D'abord timide, tant que la liste des nominés est floue et que la probabilité de commettre un impair est grande, elle se déchaîne dès que la brochette finale est annoncée. Les papiers tirent dans la figure. La critique ne pardonne rien. On dirait qu'elle met un point d'honneur à débusquer l'insignifiant à chaque page. Elle voit la paille dans l'œil des nominés et elle l'assomme avec la poutre qu'elle a dans le sien. Que de mots blessants ne lit-on pas à l'automne! La causticité généreuse ne connaît pas de limites.

Un temps sonnés par leur boulimie de septembre, les lecteurs sentent la curiosité qui les pique à nouveau. Ils veulent lire de leurs yeux ces textes affreux dont tout le monde se moque. Les soirées mondaines ont soif d'anecdotes. Elles veulent des gladiateurs pour pimenter l'automne soporifique. Le calendrier est parfaitement calibré. La mise à mort des nominés est un rayon de soleil qui les distrait des premières pluies glacées.

Les conditions sont réunies. Le canasson s'ébroue. Les lecteurs retournent en librairie. Le cycle marchand a imposé sa loi. Ensuite viendra Noël et ses piles de beaux livres, et les lecteurs auront d'autres chats à fouetter.

On n'y est pas encore. Octobre n'a pas livré tous ses secrets. Goncourable est au milieu de son chemin de croix. Il traîne dans les soirées littéraires où brassent les nominés en quête de rumeurs encourageantes. La moindre fuite est captée, puis décryptée avec avidité. Comme un amoureux qui aime en silence, il transforme à son

avantage chaque fait insignifiant. Qu'un membre du jury l'ait regardé avec insistance ou lui ait proposé des petits fours, et voilà Goncourable de s'imaginer favorisé par le destin, car qui pourrait regarder sans ciller un futur prix Goncourt, ou pis encore, lui servir des gâteries comme si de rien n'était? Il faudrait un cœur en pierre ponce. Se sentant ainsi protégé par l'attention des autres, il multiplie les conversations stériles. Il tape l'incruste à tous les cercles. Il cherche à compromettre les faiseurs d'opinion en s'affichant avec désinvolture à leurs côtés. Il espère tisser des liens.

Il croise son éditeur, pour qui ces mondanités ont une raison opposée : prouver que Goncourable est un animal sociable, qu'il est apte à recevoir le boulet du Goncourt quand viendra le moment d'assumer, et qu'il ne se rebiffera pas comme ce Gracq de sinistre mémoire, qui a gâché la saison 1951.

L'éditeur est déçu. On a appris que c'est Philippe qui fera la couverture du prochain *Lire*. Or il a beaucoup compté sur Goncourable pour s'afficher ainsi en tête de gondole. Car faire la une de *Lire*, c'est avoir un pied dans le Goncourt. C'est comme un troisième infarctus, on canalise les possibilités du destin. Un signe avant-coureur qui ne trompe pas. L'équivalent, pour un sac, de se retrouver à la une de *Vogue*.

L'éditeur de Philippe a les yeux qui crépitent. L'éditeur de Goncourable, lui, est triste comme une baignoire vide. Il devra se contenter d'un article d'une page et demie (contre trois à Philippe) avec une seule photo pleine page (contre deux photos pour Philippe, sans compter la couverture). Remarquez, une photo, c'est mieux que rien. Un éditeur expérimenté saura en tirer le maximum. On prendra celle où Goncourable a le regard arrogant et la main plantée dans les cheveux. La pose, faussèment décontractée, va agacer. « Ma parole, il se prend pour une diva, ce Goncourable, se diront les gens. Ose-t-il se croire au-dessus du Goncourt alors que rien n'est encore joué ? Remettons-le vite à sa place! » Et pan!...

L'éditeur de Goncourable fait ses calculs. C'est un Clausewitz dans l'âme. Il se dit que la surmédiatisation de Philippe peut effrayer le jury. Ils ont du cœur, ces gens-là, comme tous les bourreaux. Dans un élan humaniste, ils peuvent estimer qu'il n'est pas décent d'accabler Philippe davantage. Il a déjà eu sa dose de mauvaises critiques. Un torrent ! Le mieux est l'ennemi du bien, diront-ils. Philippe sera épargné. Il reste... Goncourable. L'éditeur se signe discrètement. Il pense très fort à ses Armani qu'il remplacerait bien par des Gucci.

Goncourable remarque ce geste mal adapté à une soirée mondaine et l'interprète à sa façon.

— On a eu chaud, hein, sourit-il. Pour *Lire*, je veux dire... Je ne vous savais pas croyant.

— Moi non plus, avoue l'éditeur sombrement. Mais il y a parfois des miracles. J'en connais qui sont gâtés.

Il désigne du menton Philippe qui traîne un peu plus loin, tout penaud.

Goncourable prend cette réflexion pour du second degré.

— Ce n'est pas gentil pour lui. Le pauvre! Dire que j'aurais pu être à sa place.

— Ça oui ! s'exclame l'éditeur. Sacré veinard !

C'est dit avec une telle vibration que Goncourable a la chair de poule. « Décidément, le couperet de *Lire* n'est pas passé loin, se dit-il. J'ai de la chance que mon éditeur soit un type intègre. Voilà le résultat concret du travail de sape qu'il a fait en coulisses. Tout le monde ne peut pas en dire autant. »

Son regard croise celui de Philippe.

— Ah, bonjour Goncourable, fait Philippe.

— Bonjour Philippe, répond Goncourable. Je ne t'avais pas vu.

Il prend un air absent comme s'il cherchait quelqu'un de très important, au loin, dans la foule, mais ça ne marche pas, Philippe s'approche.

— Tu vas comme tu veux? Pas trop démoralisé?... Oaff, tu as l'air de prendre sur toi. C'est courageux.

Goncourable ressent un picotement désagréable.

— C'est à moi de te plaindre, fait-il en essayant de mettre dans sa voix le plus de détachement possible. Car c'est toi, me semble-t-il, qui es le « favori ».

— Tu plaisantes, dit Philippe calmement. Je ne risque pas. J'ai déjà été nominé deux fois.

Goncourable ne voit pas en quoi c'est une assurance, au contraire.

— Justement, dit-il. Tu l'auras au mérite. Pour l'ensemble de ton « œuvre ».

— Je suis l'éternel second, bafouille Philippe sans relever ce qu'il y a de blessant dans les guillemets dont Goncourable truffe ses phrases. À toi les Champs-Elysées.

Ils s'envoient ainsi des politesses qui tapent dur.

Pourquoi ce minable continue-t-il d'écrire? se demande Goncourable. Il en est à sa troisième nomination, et il s'acharne. On dirait qu'il veut y passer. C'est insensé.

Il y a l'argent, d'accord. Mais on s'en lasse, de l'argent, comme on se lasse des seins de Louise. Et entre nous, est-ce une compensation suffisante pour une vie brisée? N'a-t-il aucun sens de l'honneur?... Il doit y avoir autre chose. Mais quoi?

Goncourable prend la peine d'observer son compagnon d'infortune. Les yeux de Philippe sont chargés de poches où se débat un orgueil déboussolé. Ses épaules tombent sur des jambes en papier à

cigarette. Il a les gestes lents d'un grand traumatisé. Pourtant, il est fier comme un altimètre :

— Mon dernier roman est meilleur que les précédents. Tout le monde le dit. Logiquement, je ne devrais pas me qualifier. Alors que toi, mon ami, ta spirale est baissière...

Goncourable finit par comprendre. Ce type écrit pour se prouver qu'il est capable de *ne pas avoir* le Goncourt. C'est un défi et une revanche sur les nominations qu'il a subies. Il est dans un engrenage. Il ne peut pas s'arrêter. Il a besoin de sortir du Goncourt la tête haute. Sans doute arrêtera-t-il les frais le jour où l'un de ses romans ne sera pas nominé, mais d'ici là, il est condamné à mettre sa tête sur le billot à chaque rentrée littéraire.

Goncourable a un frisson de pitié.

— Ne fais pas cette tête, lâche-t-il. Proust et Malraux l'ont eu aussi.

— Quel génie, tout de même, ce Proust! dit Philippe qui n'attendait que ça.

— Un géant !

— Non, c'est plus qu'un géant. C'est un Titan.

— Le Titan, c'est Malraux, corrige Goncourable. Proust est fulgurant. C'est le Surfeur d'argent de la littérature française. En fait, quand on y songe, ce sont nos plus grands écrivains, ces Proust et Malraux. La littérature française n'a rien fait de mieux en cent ans.

Là-dessus, ils tombent d'accord.

— Finalement, ce ne serait pas si mal de partager leur sort, lance Goncourable.

— Ce serait un honneur, enchérit Philippe en toisant le Goncourt au fond des yeux.

— Ah, figurer sur la même liste que Proust et Malraux ! soupire Goncourable, presque content.

Ainsi le larbin qui nettoie les toilettes à l'aéroport de Marseille se met à rêver de Saint-Exupéry.

Ils sèment des Proust et des Malraux dans chaque phrase. C'est une éruption de varicelle. Ils en oublient leur condition pitoyable. Ils sont en transes. « Proust! » « Malraux ! » Ils braillent comme vingt. Les gens les regardent. On sent de la désapprobation. « Qui sont-ils, ces nominés, pour hululer de la sorte ? » Un jeune homme à la dégaine d'étudiant en lettres modernes, un foulard au menton et un « Folio » dans la poche, s'approche pourtant.

— On parle Proust? fait l'étudiant.

C'est d'un sans-gêne. Visiblement, l'étudiant ne baigne pas dans le milieu littéraire car il ne semble reconnaître ni Goncourable ni Philippe, et ne craint pas d'être aperçu en leur compagnie.

— Pauvre Proust, il est mort bien jeune, postillonne-t-il. À

cinquante et un an. C'est ce Goncourt de 1919 qui nous l'a achevé, en trois petites années. Quelle honte ! À leur place, je ne ferais pas le fier.

Inconscient du malaise qu'il provoque, l'étudiant passe la main dans ses longues mèches qui tiennent sans gel.

— Malraux, glisse Philippe.

— Malraux ?... Ah il était costaud ! Tu penses, à trente-deux ans ! On peut refaire vingt fois sa vie, à trente-deux ans. Psychologiquement, il était plus solide que Proust. Enfin, si je dis ça... C'est un problème. Je veux dire, l'erreur de Goncourt. Un Goncourt attribué à la légère, sans preuves. Le coup de massue, sourd à toute discussion. Et si le pot de fleurs tombait sur un nouveau Proust, hein?... Remarque, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup, des Proust, aujourd'hui. Mais tout de même. On a bien vu des innocents griller sur la chaise électrique. Les peuples éclairés suppriment la peine de mort, pourquoi garderions-nous le Goncourt?

La question prend nos deux nominés au dépourvu. Ils sourient gauchement en jaugeant le jeune homme. Est-il un excentrique qui aurait un peu forcé sur le paradoxe, ou un effronté provocateur qui se paye leur tête ?

— Le Goncourt est indispensable, voyons, fait Philippe prudemment. Il est l'épouvantail qui fait avancer la littérature française.

— Comment ferait-on si l'on n'avait pas ce repère? ajoute Goncourable. Il balise les écueils où il ne faut pas sombrer. Vous proposez de naviguer à l'aveugle. Autant se tirer une balle dans le pied.

— Le Goncourt est maintenant une tradition, comme le sapin de Noël ou le beaujolais nouveau, reprend Philippe. Vous ne pensez pas supprimer les étrennes et la galette des Rois.

L'étudiant hoche une tête remplie d'utopies bleu ciel :

— Tes arguments sont incroyablement matérialistes. Moi, je parle de la dignité d'un individu. Une dignité qui se trouve goudronnée du jour au lendemain, sans qu'il ait la possibilité de se défendre.

« Mais qui il est, ce morveux, pour se placer ainsi en défenseur des opprimés, et clamer sa supériorité morale? » s'interroge Goncourable. Il est terriblement agacé.

— Si un livre est le plus insignifiant de la saison, il est normal que les gens le sachent, dit courageusement Philippe (en regardant Goncourable).

— Autrement, c'est encourager les médiocres à écrire, eux qui ne demandent que ça, enchérit Goncourable (en regardant Philippe). C'est encombrer les libraires de livres inutiles, et faire perdre du temps à l'ensemble de la nation. À long terme, cette attitude nuira au prestige de la littérature française, qui est, rappelons-le, la meilleure

du monde.

— Je demande juste que cesse l'acharnement, s'entête l'étudiant. Il nous faudrait une révolution.

On lui donnerait bien deux claques.

— Une révolution, rien que ça ! s'offusque Goncourable. Allons-y, révoltons-nous ! Tranchons la gorge des académiciens ! Pendons-les au lampadaire ! Plus de Goncourt, la bonne affaire ! Plus de garde-fous. Le cerbère est parti. On peut écrire sans risque de baffe. Dans les journaux, rien que des articles élogieux. Partout, la complaisance. On encense, on s'extasie. Que croyez-vous qu'il arrivera à la littérature française?... La chienlit, jeune homme, la décadence !

L'étudiant s'accroche aux nuages.

— Imagine. On te donne le Goncourt. (À ces mots, Goncourable a un tic.) Supposons même que tu le mérites. Je veux dire qu'aujourd'hui, à cet instant présent, ce que tu as écrit mérite la sanction du Goncourt... C'est une hypothèse, camarade, pas la peine de faire de grands yeux... Donc on te le donne. Tes amis te lâchent. Tu as l'impression d'être seul, en pleine montagne, sur un tire-fesses cassé. Puis passent quelques années. Disons vingt. Économiquement, tu vis de tes anciens droits d'auteur, ceux du prix Goncourt que tu as mis à la Caisse d'épargne, et tu as un autre métier, disons agent immobilier. Mais tu n'as pas cessé d'écrire. Ton éditeur, par charité chrétienne, n'a pas cessé de te publier. Ou si. Peu importe. Et là, vingt ans après, tu nous écris un véritable chef-d'œuvre. Et ton éditeur te le refuse. Ou bien il l'accepte par charité chrétienne, et personne ne le lit. Tout ça parce que tu portes la marque sordide, ce prix Goncourt que tu as eu il y a vingt ans, et qui était mérité car tu n'étais pas Proust... J'te sens fébrile... Tu vois, le principe même du Goncourt suppose que l'écrivain médiocre ne peut échapper à sa médiocrité, quoi qu'il fasse. La rédemption n'existe pas.

Comme en résonance à ces paroles caverneuses, Goncourable aperçoit un photographe qui tourne autour d'eux. « Il lorgne vers moi, le fumier », croit-il deviner. Il panique un peu. Sans réfléchir à deux fois, il décide de prendre la fuite car il n'a pas du tout envie qu'on l'immortalise en compagnie de Philippe.

Il fait bien. Dans son dos crépite déjà le flash sournois. L'ombre de Goncourable tape dans le mur, puis disparaît.

Quelques jours plus tard, quand il feuillettera chez son coiffeur le dernier *Magazine littéraire*, Goncourable tombera sur la photo de l'étudiant sous-titrée ainsi : « Un premier roman sélectionné au Goncourt. » L'étudiant a les traits tirés et la mine déconfite de tous les nominés. On dirait un accidenté de la route. La jeunesse fauchée en plein élan.

« Ah, ben c'est bien fait pour toi, face de puceau! pensera

Goncourable, et il caressera de son index le nez de l'étudiant. Supprimer le Goncourt, non mais pour qui il se prend, le trouduc ? »

Philippe ou pas, le moral décline au fil des jours. On dirait qu'il y a une force de gravité spécifique qui s'acharne sur les rares pensées optimistes pour les envoyer dans le caniveau. Les boulevards traînent sur Goncourable. Au Luxembourg, il s'agglutine au sable pisseux. Les *Deux-Magots* pétillent sans lui. Le cliquetis de la défaite inéluctable fredonne à ses oreilles. « Gon-court, Court-gon », « Gon-court, Court-gon », comme une locomotive enragée. Pas étonnant qu'il ait maigri. Quand il se contemple dans le miroir, il trouve des ressemblances avec Philippe.

Sa tête semble faite pour une couronne fielleuse. Le regard est noyé au fond d'un visage émacié. Il s'imagine coincé dans un intestin sans fin. L'immonde Goncourt le ronge de l'intérieur, il constipe le sang et empoisonne la lymphe.

Les pellicules sont revenues. De petites plaques blanchâtres dansent en tutu sur la peau desséchée. Le vent les feuillette comme les pages d'un livre maudit. Les chemises de Goncourable se couvrent de neige lyophilisée. Il est obligé de porter des vêtements clairs. Il a l'impression d'avoir changé de peau. Comme il est mal à l'aise! Les déodorants n'y suffisent plus. Il se dégage de ses aisselles une odeur cramoisie qui ferait fuir les rares femmes qui auraient pu s'intéresser à lui, les prêtes à tout, les desperados imbues de problèmes, les névrosées et toutes celles qui ne connaissent pas les symptômes du Goncourt, par naïveté ou faible culture générale. Ainsi la nature fait-elle son impitoyable sélection. L'animal est malade. Il ne se reproduit plus.

Le sexe. Parlons-en. Il pèle de partout. Le prépuce ne se décalotte plus, ou si peu. Pourquoi se décalotterait-il, le brave homme ? De quel droit peut-on lui demander cet effort? Louise ne se laisse pas approcher, c'est tout juste s'il peut lui parler. Quand elle répond, c'est une écharde ou un jet de syllabes agressives.

— Jamais je ne t'aurais cru capable du Goncourt, siffle-t-elle. Toi, un type intègre. Soi-disant. Car maintenant que j'y pense, je vois bien que tu avais des prédispositions. Quand tu resquillais dans le métro. Le jour où tu as menti pour la redevance. Et cet accident de la route où tu n'avais pas la priorité. Ah mon salaud ! Ta nature malsaine se révélait au grand jour, et moi qui ne voyais rien, pauvre cruche que j'étais!

— Je ne l'ai pas fait exprès, pleurniche Goncourable. La littérature est imprévisible. Pardonne-moi, ma Louloute.

— Je ne suis pas ta « Louloute » ! hurle Louise et une faïence se casse sur le carrelage.

On n'est jamais aussi seul que le soir dans son lit, avec une Louise à ses côtés et un Proust sur la table de chevet.

On peut la comprendre. Elle se demande comment colmater sa vie. Elle boit des infusions du soir et de la valériane. Plusieurs fois par jour, elle recompte son âge et tombe toujours sur des chiffres affreux, compris entre quarante et quarante-cinq. Un âge où l'on est en droit d'espérer un peu de stabilité, avec un homme de rapport, respecté des commerçants et apprécié par ses pairs.

Louise grince des couronnes. Les yeux hérissés de regards furibonds, elle songe au divorce. S'il y avait une alternative crédible parmi les hommes qui l'entourent, elle aurait sans doute sauté le pas. François pourrait prendre la relève, mais peut-on compter sur lui? N'est-il pas le meilleur ami de Goncourable, donc potentiellement minable, lui aussi? Dieu sait quels abîmes inavouables se cachent derrière la façade d'artiste. Louise feuillette un catalogue de la rue Bonaparte. Elle admet qu'elle n'y connaît rien. S'il fallait choisir un sac à main, ça serait une autre affaire. Il y a étron et étron.

François, de son côté, ne songe guère à Louise. Quand il est dans l'atelier à malaxer la matière qui servira pour une nouvelle série, son art le remplit tout entier et il n'y a pas de place pour les douceurs. Lorsque le travail le lâche enfin et qu'il a une pensée pour Goncourable, il se sent vaguement fautif. Il s'est sali en quelque sorte. Baiser la femme de son copain n'est pas joli-joli. François se croit obligé d'ouvrir une bouteille de scotch. Il boit et il imagine ses oeuvres à la Fondation. Il en ouvre une deuxième. À la moitié de la bouteille, il comprend qu'il a pris des risques inconsidérés. Car que ferait-il si la médiocrité de Goncourable était transmissible sexuellement? De Goncourable à Louise, de Louise à François, l'abominable microbe se propage. On ne connaît pas d'antidote. François frémit. Il suffit d'une fois. Quel inconscient a-t-il été ! Il faudrait qu'il aille se faire dépister. Il coule doucement sous la chaise. Son sommeil est lourd de menaces.

Quand il se réveille, il se rend compte que le malheur de Goncourable ne le fait plus pavoiser. Pas un demi-sourire, pas une pensée narquoise, rien. François est déçu par ses capacités. Il se croyait plus jouisseur. La triste réalité le rattrape : en couchant avec Louise, il s'est privé d'un relais d'optimisme. Ah, il tombe bien bas, l'homme qui ne méprise plus son meilleur ami. Ou est-ce l'horrible Goncourt qui contamine petit à petit tout ce qu'il touche, et qui s'étend dans la vie comme une tache d'encre sur du papier buvard ? François sent les mauvais fluides. Ils s'immiscent dans son travail et font douter.

Pour ne rien arranger, les nouvelles de la rue Bonaparte sont tiédasses. Le marché new-yorkais sature. Les musées branchés de province ont des soucis budgétaires. Les astres s'alignent et forment

des croche-pieds invisibles. Il y a des périodes en économie où l'étron ne se vend pas comme un petit pain. François est obligé de solder son plan d'épargne-logement pour payer le loyer.

Un soir, il n'y tient plus, il se débarrasse de la dédicace de Goncourable en la jetant dans le vide-ordures. Le papier bruit comme un serpent à sonnette. François claque la porte et s'enferme dans la salle de bains. Il regarde ses mains, de grosses pattes poilues fatiguées par le travail. Il se dit qu'il n'est plus à un âge où l'on peut prendre des risques et fréquenter n'importe qui. Il sort à la Fnac et il s'achète un répondeur avec filtrage d'appel.

François n'est jamais là. Goncourable l'appelle plusieurs fois par jour. « Je suis à la Fondation, dit la voix embarrassée de François, je reviens dans une heure », mais il ne revient jamais. Une fois, Goncourable l'a surpris au bout du fil, et François a raccroché précipitamment en prétextant un étron qui n'attend pas. Il n'a jamais rappelé.

Goncourable prend sa meilleure intonation pour laisser des messages sympathiques et chaleureux. Il invite François au cinéma. On donne Truffaut à la Cinémathèque. « C'est un François, comme toi. » Il se force à sourire pour donner l'impression qu'il ne craint pas. Parfois il n'a rien d'autre à dire que : « Je n'ai pas vu Louise depuis trois jours. Je vais pas bien. » Ou bien, en dernier recours : « François, décroche, je ne te parlerai plus de mes droits d'auteur, c'est promis. » Il se rend compte évidemment que ce genre de message n'incite pas à décrocher. On ne prend pas les forteresses avec des jérémiades.

Bizarrement, François a mauvaise conscience. Il demande à une voisine d'enregistrer pour lui le message suivant : « Le numéro de votre correspondant a changé, veuillez consulter Internet ou votre documentation. » C'est dit avec une intonation sans appel. Tout de suite, François a meilleur appétit. Il se sent en sécurité. Même s'il risque de rater quelques coups de fil importants pour son travail, il se libère d'un sacré boulet.

Il pousse la hi-fi. Les baffles lâchent un pet de maçon. C'est *Born to Be Alive* et c'est un hymne à la joie. François se déhanche et fait un bras d'honneur dans le vide. Aucune sonnerie au monde ne peut le perturber. Après quelques essais infructueux, Goncourable capitule.

Sans le répondeur de François, il est définitivement coupé des autres. Il reste seul avec son malheur. Dès le réveil, le monstre est là, il occupe les pensées, il s'impose dans chaque journée nouvelle comme le thème dominant. Rien ne peut l'en distraire, pas même la télé, qu'il ne regarde pas car il a peur de tomber sur une émission littéraire.

Le malheur est une confiture. Il enduit les murs et colle à la peau. Tantôt c'est du miel, tantôt du plâtre. Ses propriétés physiques en font un matériau remarquable. Il est conducteur de chaleur et on le toise

au fond de la tasse à café. Il est compressible comme l'air et la mousse à raser en dégorge. Partout, on ne voit que lui. Il est même sous le lit, comme le Léviathan. Parfois Goncourable l'attrape au vol, le froisse rageusement et l'envoie dans la poubelle. Il se croit débarrassé, mais le voilà qui resurgit, tel Phénix, pour l'engluer davantage encore, pour le grignoter de l'intérieur.

Un jour, le malheur s'approche de l'étagère où sont rangés les livres de Goncourable parmi les auteurs contemporains qu'il respecte. Il harponne le petit dernier. Il l'ouvre sans complaisance. Bon sang. Il lit une phrase au hasard. Soudain il comprend. C'est catastrophique. Et davantage. C'est mauvais comme une crème fraîche périmée.

Il ferme le livre, et que voit-il sur la couverture ? Il n'y a aucun doute, c'est lui l'auteur de ce texte faiblard, et personne d'autre. Épouvanté, il tombe dans le canapé. Tout est mou autour de lui. On dirait qu'une force supérieure lui a coupé l'élastique vital. C'est plus terrible que tous les Goncourt dont il se souvienne.

Goncourable fixe ses ongles. Ils sont propres et longs comme ceux d'un intellectuel mort. « Mon Dieu, pense-t-il. Ils ont raison. »

Il découvre à chaque page des preuves accablantes. Les paragraphes qu'il a cru réussis, ceux qui sont venus d'un seul jet d'inspiration, lui semblent maintenant désuets et pompeux, racoleurs et lavasses, mal fagotés comme des collégiens et arrogants comme des étudiants à leur premier entretien d'embauché. Ses phrases qui ont nécessité de longues semaines de polissage puent l'huile de coude et le dictionnaire. L'ensemble est d'une impuissance à faire pleurer les doigts.

La crise de lucidité est terrible. Comme un fou en série qui prend conscience des atrocités qu'il a commises, Goncourable reçoit en plein nez le boomerang de sa littérature. Il se découvre enfin sans fard ni paupières. Il n'aurait jamais dû écrire. Saleté d'éditeur!

Il comprend pourquoi, à chaque manuscrit qu'il apportait, on le poussait à en écrire davantage. « Ne stoppez pas en si bon chemin, qu'il disait, le faux derche, soyez généreux de vos mots, nous attendons le prochain omnibus avec impatience. » C'était du calcul. Texte à texte, Goncourable se rapprochait de la falaise. « Votre style est un macrocosme », chuchotait l'éditeur, et sa victime, inconsciente des dangers, hypnotisée par son nombril mal placé, faisait un pas de plus vers l'irréparable. Il y voit clair maintenant ! Le Goncourt était programmé dans son œuvre depuis le premier texte comme la mort est inscrite dans les gènes. Pas un Goncourt contestable à la Proust et Malraux, non, un *vrai* Goncourt, minable à souhait, un Goncourt type, la quintessence du système, le grand Moloch de la médiocrité littéraire.

Il regarde son texte. Les vaches enragées mugissent aux éclats.

Il imagine qu'il a le courage de déchirer les pages. Il se voit en train de leur tordre le cou. Il mime le geste. Ce serait bien! Ça le soulagerait. Il n'épargnerait aucune phrase. Car il suffit d'une négligence et la phrase pourrie s'échappe dans la nature, elle en contamine d'autres, elle prolifère comme l'algue tueuse de la Méditerranée, l'écosystème de la littérature est modifié et le Goncourt surgit de sous la plume de Goncourable, un Goncourt aussi froid que le dernier cercle de Dante, aussi terrifiant que la statue du Commandeur.

Les gesticulations de Goncourable sont des enfantillages. Il est trop tard, le livre est écrit. Le maelström est en librairie, des mains inconnues s'en saisissent, on le transporte vers la caisse enregistreuse, le scanner lit le code-barre, et le voilà dans la ville, il s'est échappé !

— Arrêtez ! Ne le lisez pas !

Il a envie de hurler par la fenêtre. Personne ne l'entendra. Et de toute façon, c'est avant qu'il fallait y songer. Dès les premiers cahiers d'adolescent, il aurait dû dire non aux chimères, laisser tomber l'infâme écriture, ce piège à Goncourt, sentir qu'il était en danger. (Ainsi le jeune loubard qui sait se ressaisir à temps, quitte la compagnie des mauvais garçons et prend une option pour sortir de l'ornière.) Ne pas écrire est une question de volonté.

Il tombe à genoux devant *La Condition humaine* et jure par trois fois qu'il n'essayera plus d'écrire. Jamais. Solennellement. Sur son salut. Même des piges. La petite gloire qu'il en a retirée, une gloriole pour tout dire, ne vaut pas les risques énormes liés au Goncourt. « Saint Proust! crie-t-il dans sa tête. Aidez-moi!... Malraux! »

Vient alors une sorte de rémission, où les nerfs se détendent, les ressorts se décrispent, les visions cauchemardesques s'estompent et les pensées deviennent lourdes à porter.

À l'autre bout de la ville, loin des souffrances de Goncourable, Louise et Giselle défient le temps dans un bistrot recommandé par la presse. Giselle porte un cardigan Yohji Yamamoto sur des escarpins en chevreau Karine Arabian, le tout ponctué d'un soutien-gorge Calvin Klein Underwear, qui reste invisible comme le Saint-Esprit mais indispensable à l'harmonie de l'ensemble.

Louise n'est pas désarmée. Une veste rose, que Giselle voit pour la première fois, se trémousse comme une muleta.

— C'est une Isabel Marant? fait Giseile avec l'air protecteur de celle qui en a deux dans sa penderie.

— APC, répond Louise d'un souffle, au comble du bonheur.

On leur apporte des salades mixtes, sans lardons.

— J'en ai pas vu au magasin, dit Giseile pensivement, comme si elle abordait un vaste problème de philosophie.

— Normal, c'était une vente privée. Ils en ont livré le jeudi où t'as acheté ton fameux t-shirt en soie Diane von Furstenberg. Eh bien, tu le croiras jamais, le soir il n'en restait plus.

Ayant prononcé la sentence, Louise s'occupe à piquer les noix avec une fourchette. Puis elle ajoute, avec ce regard malsain des grands criminels :

— Ils en ont parlé, tu sais... sur le câble... à « Paris Mode »... Tu n'aimes pas ta salade?

— Je... je n'ai pas le temps de faire les ventes privées, bafouille Giseile. En ce moment, je travaille beaucoup, bénévolement, pour les enfants malades du sida... À propos de maladie, j'ai appris pour ton mari, dis donc. Les journaux, oh là là.

En un tour de main, Giseile reprend l'initiative. « Comment tu le vis, ma pauvre Louison ? », « Tu dois être bien à plaindre », « Maman est tellement inquiète » — les missiles pleuvent. La tenue APC est une protection insuffisante. Louise se transforme en un vaste terrain vague où se promène le regard insolent de Giseile. Rien de plus naturel, après tout. Louise aurait fait la même chose. Pourquoi voulez-vous qu'on la ménage maintenant qu'elle s'est retrouvée coincée sous un Goncourable, telle une fleur sous une coulée de boue, sans aucune perspective ? Ce serait trop facile, non vraiment !

— Tu as songé au divorce? demande Giseile en essayant ses dents sur un tronçon de fêta allégée. Remarque, ce ne sera pas facile-facile de te recaser. Tu as trois ans de plus que moi. Bon. Deux ans et deux mois, je sais. Ce n'est pas le propos. Le truc, c'est que le Goncourt t'a méchamment plombée. Tu traîneras longtemps une sacrée réputation. Un peu comme si t'avais été la femme à Charles Manson ou à Mengele. Oh là là, un Goncourt !

Elle le sait, tout ça, Louise, mieux que personne. Elle est à deux doigts de pleurer, mais deux doigts c'est énorme pour une femme de sa trempe. Sous la table, les deux doigts en question lui pincent la cuisse (à un endroit qui ne porte pas à conséquence). Les larmes rentrent leurs griffes. Capituler face à Giselle, la plus jeune, une Giselle qui porte en ce moment un cardigan Yohji Yamamoto avec la désinvolture d'une star, est au-dessus de ses forces.

Au contraire, Louise se redresse. Elle rentre le ventre, passant d'une taille 44 au 38 par la seule force de la pensée.

— Le Goncourt est en train de passer de mode, assène-t-elle. Ils ont un problême de crédibilité. Déjà dans les années vingt, il y avait eu cette histoire de Proust. C'est grave, Proust. Comment veux-tu qu'on les prenne au sérieux après une telle bourde? C'est comme Paco Rabanne et ses visions de fin du monde. Pfft! Celles qui ont suivi les conseils de l'académie Goncourt et acheté du Proust pour en rire se sont fait rouler. Ah les dindes!... Je prendrais bien une île flottante.

Louise sait bien que Proust est l'écrivain préféré de Giselle. Elle n'a lu que du Proust pendant un été. Elle avait les yeux dans les étoiles, et répétait « Ah Proust, ah Proust ». Son air de connivence avec l'intangible était très agaçant. Comme par hasard, c'était aussi l'été de son premier coup de foudre. Michel l'a embrassée sur la bouche à côté de la discothèque. Giselle l'appelait « mon petit Swann ». Une semaine plus tard, près du château d'eau, Michel ne s'est pas retenu. Il y a autour de Proust une alchimie subtile.

— Je ne savais pas pour Proust, grommelle Giselle. C'est une erreur d'appréciation.

— Ce n'est pas une « erreur », comme tu dis, c'est une faute de goût, ma chère, comme un slip qui se voit sous un pantalon, ou un jogging à une soirée habillée.

Ce sont des arguments qui parlent. Giselle fait l'autruche en cachant sa bouche dans la salade.

— Le côté « juré à vie » est un scandale, martèle Louise. On subit les mêmes têtes chaque année. Il faut attendre la mort d'un juré ou sa démission pour voir du sang neuf. C'est comme si chaque saison on mettait la même couleur.

— Tu ne dis pas ça parce que ton mari est ce Goncourable dont on entend tellement de mal en ce moment?

Louise éclate d'un rire calibré :

— Je me souviens comme on se moquait des pattes d'eph il y a encore quelques saisons. Aujourd'hui, il n'y a rien de plus branché. Réveille-toi, Giselle! Ce qui est ringard aujourd'hui devient indispensable demain. Non, je suis sereine pour Goncourable, à dire vrai, bien plus que pour la veste APC.

— Je n'ai plus tellement faim, dit Giselle.

On voit à ses yeux fuyants qu'elle est sérieusement ébranlée.

Louise sort la carte de crédit qui sert de sésame vers le compte joint. C'est une Platinum, comme son mari.

— Pour l'argent, on n'est pas à plaindre, dit Louise.

Un silence gauche écrase la table.

— C'est pour moi, fait Louise en confisquant l'addition.

Elle compose le code secret de sa baguette magique.

— Tu as bien cinq minutes ? J'ai vu une petite robe pas loin qui t'ira mais alors... Tu as un peu de sauce, là.

Elles sortent. Louise marche devant.

Les vitrines luisent de bienveillance. Des sacs plein cuir y languissent, racoleurs comme un régime miracle. L'envie se concentre sur les trottoirs en de longues flaques où se réfléchissent les jambes des passantes.

-Surtout ne fais pas de chichis, dit Louise. Pas de sous-marque qui tienne. C'est mon cadeau de Noël. On n'est pas à deux mois près, hein.

C'est Jean-Jacques qui sera content.

Giselle n'en mène pas large. On dirait qu'elle a grossi de cinq kilos.

— Jean-Jacques voudrait se mettre à écrire, avoue-t-elle.

Ses bracelets tintent la chamade. Louise essaye d'enfiler des bottes.

— Tu sais, ce n'est pas évident. Enfin je ne voudrais pas te décourager, mais Goncourable a mis des années pour parvenir à ce niveau... Je comprends pas, je fais du trente-huit et demi d'habitude.

— Jean-Jacques a un récit qu'il garde dans un tiroir, insiste Giselle. À l'occasion, ce serait bien si Goncourable pouvait le voir, lui donner quelques conseils, enfin tu vois.

La nuit tombe tôt sur le boulevard. Giselle est partie en taxi. « Il n'y a pas que la littérature dans la vie », se dit Louise. Il y a aussi le plein cuir. Parfois il est plus puissant que la littérature. Il est des circonstances où même la toile de jute, si elle est de marque connue, l'emporte sur la littérature.

La Platinum pulse doucement. Il n'y a pas de sot métier, semble-t-elle dire. L'argent ne se ramasse pas dans les rues. Si Goncourable gagne autant, c'est qu'il répond à un besoin. C'est la loi de l'offre et de la demande, le fondement même de notre société. Que peut-il y avoir de plus noble? On n'a pas à en rougir, au contraire.

Louise se jauge dans la vitrine d'un grand magasin. En retour, le grand magasin regarde Louise et trouve qu'elle a fière allure. Ce n'est pas la Louise d'il y a un mois, désenchantée et électrique, une Louise qui détestait la Terre entière et ce minable de Goncourable qui l'avait déshonorée.

Quand elle pense à son mari, ce ne sont plus les termes dégradants qui surgissent en premier. Il a fait ce qu'il a pu, avec ses moyens dérisoires. Il est allé au bout de lui-même pour le chercher, ce Goncourt. Peut-on rire de l'aveugle qui tente de battre un record aux fléchettes, s'il le fait de bonne foi, avec abnégation et une farouche volonté de réussir?

Il y a une librairie sur son chemin. Le livre de Goncourable est en vitrine. Il est ceint d'un bandeau comme le front d'un kamikaze. C'est une écharpe rouge où l'on peut lire « Goncourable » en lettres blanches, un rouge violent, gras et purulent, un rouge Goncourt. On dirait que des gens très méchants l'ont attrapé et tabassé. Il a reçu un side-kick sur le bout du nez. Le livre souffre, et derrière le livre, c'est Goncourable qui souffre tout entier.

Louise sent des picotements dans les yeux. Elle imagine son mari se tordant sous les coups de la foule, pendant qu'elle se promène dans Paris avec Platinum. Les critiques jasent, la populace frappe. Les collègues écrivains, trop contents que la giboulée ne tombe pas sur

eux, l'abandonnent à son sort.

— Mon pauvre Goncourable, ne peut s'empêcher Louise.

Deux vitrines, deux univers. L'univers glamour et paillettes de la rue de Grenelle, et juste à côté, la vitrine sordide d'un libraire.

— Poussez-vous, ma brave dame, dit un laveur de carreaux, le visage grave.

Il pose son seau et enduit la vitre de matière blanche. Bientôt, un voile opaque cache la honte de Goncourable.

— Oui, dit Louise.

Sa place est auprès du martyr que le destin lui a envoyé et qu'elle a traité si durement ces derniers jours. Goncourable n'a qu'elle au monde. Aujourd'hui, il est le plus démuni de la Terre, le calomnié et le persécuté. Et même s'il l'a cherché à force de jouer avec les allumettes, il mérite un peu d'humanisme.

Elle vole, Louise, elle fonce vers la maison. Elle a le regard exalté de ceux qui se sont trouvés une place dans l'Univers. Les grands magasins la regardent sans comprendre. Elle n'a presque rien acheté. En vain font-ils clignoter leurs plus beaux atours. Louise bouscule déjà la queue pour le taxi. Elle ne s'excuse pas. « Décampez, bande de matérialistes, remplis que vous êtes de sacs plein cuir, a-t-elle envie de crier. J'ai mon Goncourable à sauver ! »

Elle passe la porte et elle voit son Goncourable de mari allongé sur la table basse, la tête sur le clavier de l'ordinateur, les vêtements défaits.

— Mon petit Goncourable ! Que t'arrive-t-il ? Réveille-toi !

— Mmmmm.

Elle soulève la tête. La joue est tuméfiée. La touche G est incrustée dans son oreille.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Goncourable, chéri!... C'est ce whisky qui est renversé partout...

— Ghhhhhh.

Louise tire son mari vers le canapé. Elle pose sa tête sur un coussin et reboutonne son pantalon. Une tache jaunâtre a pris ses aises au milieu de la poitrine. Il faut le changer. Un nouveau t-shirt et tout. Louise accomplit les gestes nécessaires. Elle passe au gant de toilette. Le visage de Goncourable paraît détendu, presque poupin. Une vilaine égratignure remonte ce front qui a tellement encaissé.

— Mon petit chéri, répète Louise. Tu as joué à l'apprenti sorcier. À mélanger bière et whisky, on n'attrape rien de bon.

Elle est sollicitude, bonté, prévenance. La table basse est recouverte d'une nappe. L'aspirateur avale les petits morceaux de papier que Goncourable a semés autour de lui. Les mots, les syllabes, la ponctuation, tout disparaît dans les entrailles de la bête.

Quand Goncourable reprend ses esprits, elle ne lui fait pas de reproches.

— Louise, râle-t-il.

— Ne t'agite pas, mon chéri.

— Louise...

Elle sort ses nouvelles bottines emballées dans un sac qui ressemble à un sarcophage.

— Regarde ce que j'ai trouvé rive gauche.

— Je n'écrirai plus jamais, Louise.

Elle est déjà à la cuisine. Des assiettes, des verres jaillissent du lave-vaisselle. Elle met de l'eau à chauffer.

— Il faut que je fasse un truc, dit Goncourable.

Péniblement il ordonne à son corps d'aller vers le frigo. Il prend un pack de Guinness. Avec des gestes accablés, il ouvre la poubelle.

— Adieu.

Ils s'installent devant la télévision. Louise a préparé des pâtes. La bouche en cul, Goncourable mange comme un enfant en aspirant les longs tubes blancs. Des retombées de sauce se propagent sur sa chemise.

Ils zappent comme des anges. On dirait qu'ils viennent de se rencontrer. Sur l'écran, un jeune homme raconte ce qu'il fera quand il aura son bac. Il parle de sa vocation d'artiste. Peut-être fera-t-il des œuvres pour la Fondation. Il hésite.

Louise pense à François et pouffe de bon cœur. « Artiste, artiste. Il a trop de poils aux fesses, il embrasse maladroitement, et sa bite, parlons-en de sa bite ! » C'est un son étrange qui flotte autour de Goncourable, un plaisir aérien libéré des angoisses, un rire honnête et confiant.

— Tu sais, Louise, ce que j'ai pensé sur tes seins, je le regrette.

Ils tombent sur une émission littéraire. La poisse. Une inquiétude frôle le visage de Louise.

— Tu es sûr que dans ton état...

— Je maîtrise, dit Goncourable.

Ce n'est qu'une émission littéraire, après tout. Aucune surprise pour un vieux loup comme lui. Il y a la traditionnelle brochette d'écrivains âgés que l'on glorifie, servie par la panoplie de jeunes que l'on tance, jamais méchamment, toujours à la bonne franquette, attention, qu'on leur dit, vous êtes encore bien jeunes, vous les jeunes, travaillez comme il faut et vous finirez par devenir des écrivains âgés, prenez exemple sur ces autres jeunes qui sont en avance pour leur âge, car il y a des exceptions à la jeunesse, et heureusement ! L'émission progresse ainsi, de considérations littéraires en fulgurances biographiques, quand vient le mot de la fin. Le présentateur regarde un bristol.

— Oui, vous savez que c'est bientôt l'heure tant redoutée du Goncourt. Un prix que nos jeunes auteurs feraient bien d'éviter. (Gloussements sur le plateau.) Eh bien, découvrons en exclusivité la liste des cinq vilains petits canards encore en piste.

Les photos des nominés apparaissent sur l'écran. Louise attrape ravant-bras de son mari.

— Ne t'en fais pas, dit-il. C'est mérité.

— Ainsi s'achève notre émission, dit le présentateur.

— Et la semaine prochaine, spéciale « Goncourt, J moins dix », dit une voix *off*. Nous recevrons les nominés un par un.

— Le favori, c'est Philippe, précise le présentateur.

— Et Goncourable, dit la voix *off*.

— Présent ! lance Goncourable.

— Mais rien n'est joué, dit le présentateur. Bonne lecture !

La bouilloire siffle le thé. Il se soulève et part à la cuisine. On l'entend qui froisse des paquets. Il est tranquille comme un champ de blé à l'automne.

— Tu veux *Marco Polo* ou *Pouchkine* ?

Louise ne peut s'empêcher de l'admirer. Elle ne savait pas son mari aussi courageux.

— La littérature me gave, mon chéri, dit-elle.

— Il ne faut pas, ma Louise. La littérature a bon fond.

Il n'a ni aigreur ni malice. Il est détendu comme ces types qui lavent la vaisselle dans les publicités. Son étoile lui sourit à nouveau. « C'est si simple, finalement, pense-t-il. Il faut laisser faire le destin. Tout ce qui nous arrive est pour le mieux, même le Goncourt. » L'envie le prend de faire quelques assouplissements, là, au milieu de la cuisine. Il tire sur le deltoïde et il s'imagine en lutteur d'aïkido qui transforme la force antagoniste du Goncourt en une énergie positive qui fait avancer l'univers.

Les cuillères tintent dans la porcelaine. « C'est le meilleur mari du monde, pense Louise quand il vient s'installer au salon avec des sablés. Avoir un Goncourable à s'occuper, voilà qui n'est pas à la portée de n'importe quelle femme. Il faut des trésors de patience et d'écoute, des montagnes de sacrifices personnels. » Jamais Louise ne s'est sentie aussi forte.

— Bonsoir à tous ! Bonsoir public ! *(Applaudissements du public.)* Bonsoir à vous, les amoureux de littérature française! Heureux de vous retrouver en notre compagnie, et ce soir n'est pas tout à fait un soir comme les autres, n'est-ce pas Jean-Pierre ?

— Non, Fred.

— Car nous sommes avec un écrivain dont on parle beaucoup en ce moment, et ce n'est pas avec des mots doux, si j'ose dire, un

écrivain qui va tenter de se défendre, j'ai nommé... GONCOURABLE. (*Applaudissements.*) Enfin « prétendant », c'est une façon de parler, car mon petit schtroumpf me dit qu'il n'est pas trop demandeur de ce prix-là, hein !... Bonsoir Goncourable.

— Bonsoir Fred, bonsoir Jean-Pierre.

— Punaise, vous n'avez pas bonne mine, Goncourable. On vous a raté au maquillage, ou quoi?

— J'ai très mal à la nuque.

— Alors, Goncourable, mis à part la santé, pas trop la pression ?

— Certainement, Fred. Mais on s'habitue.

— Ha, ha ha ! « On s'habitue », toujours décontracté le Goncourable, eh oui, c'est une de vos forces. Vous êtes du genre à plaisanter sur l'échafaud.

— Je crois bien. (*Rires.*)

— Commençons d'abord par vous poser une question qui est sur toutes les lèvres, une question d'actualité. On parle de réformer le prix Goncourt. Voire de le supprimer. Qu'en pensez-vous, vous qui êtes aux premières loges ?

— Vous pouvez prendre votre joker, Goncourable. Il pourra prendre son joker, Jean-Pierre. (*Cris «Joker, joker!»*)

— Je vais vous répondre franchement. (*Applaudissements du public, on reconnaît l'éditeur au premier rang.*) Que reproche-t-on au Goncourt? Des broutilles. On dit qu'il est cruel, injuste, vendu. Trop XXe siècle, en somme. On prétend qu'il s'acharne sur certaines maisons d'édition, au détriment des autres que l'on favorise et qui ne l'ont jamais. On stigmatise ses gaffes énormes : Proust en 1919, Malraux en 1933. Céline lui-même a failli y passer. On a eu chaud. Alors on doute. J'ai douté, moi aussi. Mais j'ai compris. Ne jetons pas le vénérable centenaire avec l'eau du bain. Nous avons besoin du Goncourt. Il doit rester ce vaisseau amiral qui balise les abîmes de la médiocrité littéraire. Jugeons-le aux résultats. Par cent fois il a laissé tomber son couperet, et franchement, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas failli à sa mission : la plupart des livres couronnés sont insignifiants et leurs auteurs condamnés à l'oubli. Si c'est pas un beau palmarès! (*Applaudissements.*)

— Vous êtes d'un fair-play étonnant, Goncourable. N'est-ce pas, Jean-Pierre?

— C'est un saint.

— Alors, Goncourable, je rappelle aux téléspectateurs qui viennent de nous rejoindre que vous allez peut-être, je dis bien peut-être, recevoir le Goncourt, la semaine prochaine, au restaurant Drouant, célèbre pour son petit homard aux aubergines confites, sauce corail.

— Oui, enfin rien n'est joué.

— Rien n'est joué, comme vous dites, mais vous êtes le favori, tout de même. Les critiques sont d'accord. Vous avez une sacrée presse, si j'ose le mot, une presse qui vous éreinte, ça! On vous découpe en petits oignons. C'est vous le homard, si je puis dire. (*Rires.*) Pour une fois, ce n'est pas Philippe, le pauvre, il a un an de répit.

— Philippe est un écrivain. Il est meilleur que moi sur tous les critères. Que cela soit clair. Ne me regardez pas avec vos yeux de lapin surpris par les phares. (*Rires.*) Je ne suis pas de ceux qui vont se taire en attendant les résultats, par fausse modestie ou par calcul. Je pense que... c'est mon livre qui mérite le Goncourt cette année. (*Brouhaha dans le public.*)

— ...?...

— ... vous avez entendu comme moi, Fred...

— Silence SVP ! Je veux le silence !... Alors, Goncourable, comment... Nous avons bien entendu, Fred et moi ?

— Oui, Jean-Pierre. Je prends sur moi le Goncourt.

— Et comment... comment... justifiez-vous ce choix, délibéré, assumé, grave on peut dire.

— Le Goncourt, j'y travaille depuis des années. C'est le résultat d'une remise en cause permanente. (*Brouhaha dans le public.*)

— Laissez-le s'expliquer... Vous disiez, Goncourable ?

— Je veux le Goncourt.

— Bien, admettons, encore que cela dépasse la raison, mais puis-je vous demander pourquoi ?

— Écoutez, Jean-Pierre... comment vous le dire... le Goncourt c'est beaucoup d'argent. Comprenez-moi bien. Il y a eu tellement d'efforts. C'est pas évident, vous savez. Il ne suffit pas de se dire « aujourd'hui je me force à écrire mauvais », non, la littérature est une mécanique subtile qui ne se commande pas. On a besoin d'inspiration. Mes droits d'auteur, je les ai durement gagnés. D'ailleurs je tiens à remercier Louise, ma compagne, qui a toujours été à mes côtés...

— Louise?... Ha! Vous tombez bien, Goncourable. Louise... Elle est ce soir l'invité mystère du plateau littéraire! (*Jingle « When a man loves a woman », applaudissements.*)

— Ah, pour une surprise, c'est une surprise !

— Venez, Louise, approchez. Donnez-lui un micro, Fred. Vous êtes superbe, Louise... Alors Louise, que pensez-vous de votre mari ?

— J'en suis fière.

— Parlez dans le micro, on vous entend mal.

— J'en suis fière.

— Parce qu'il y a des femmes qui ne seraient pas contentes, n'est-ce pas, il y a des femmes qui divorceraient, hein Fred, on en a vu, pour les Goncourt précédents, ça met une pression dans les couples, ça jette un froid, je suppose.

— Écoutez, Jean-Pierre, quand on s'est mariés, Goncourable et moi, on a fait ça devant Dieu et les hommes, on s'est dit « pour le meilleur et pour le pire ». Je ne vais pas le lâcher en ce moment.

— Au revoir, Louise. Merci pour votre témoignage. (*Applaudissements.*) Vous avez de la chance, Goncourable, après tout. Un sacré bout de bonne femme que vous avez à la maison, malgré vos piètres performances littéraires.

— Ne soyez pas bêtement vexant, Fred.

— Mais je ne le suis pas, Jean-Pierre. Regardez-le. Il se porte comme un charme. Je ne vous ai pas vexé, hein, Goncourable ?

— Du tout. Il faut appeler un chat un chat, et un mauvais écrivain un mauvais écrivain. Pour mettre les bons écrivains en valeur, les mauvais sont indispensables. J'assume mon rôle avec sérénité. Je suis droit dans mes bottes. Vous connaissez la fable du joueur de flûte et des rats ? Eh bien moi, c'est pareil. Quand j'écris, je joue de ma flûte à moi, je prends sur moi la petitesse de la littérature française, elle me suit dans mon texte, je l'emporte dans mes livres. La littérature française s'en sort purifiée, comme neuve. (*Léger brouhaha dans le public qui va en augmentant, seul l'éditeur reste de marbre.*)

— Alors un dernier mot pour conclure, car on me dit que le temps presse, votre vision à long terme...

— J'ai une sacrée responsabilité. Si je fais mal mon travail, si mon roman n'est pas l'aimant indispensable qui capte les médiocrités comme le filtre du lave-vaisselle recueille les arrêtes du maquereau, la littérature française risque gros. Dès lors, il est juste que mes tirages soient les plus imposants de la littérature française : c'est la compensation financière pour mon talent hors normes, presque mystique... (*Brouhaha, sifflets, « ouh ouh », « faites-en du pâté ».*)

— Merci, Goncourable, et maintenant...

— ...avant, je dramatisais. Je le prenais personnellement, ce Goncourt. Je ne comprenais pas pourquoi certains écrivains paraissaient heureux de le recevoir. Sur leur visage se lisait la sérénité, parfois une froide désinvolture. Leurs yeux brillaient. Un type, je me souviens, posait devant les photographes avec son livre fraîchement couronné, il le mettait contre son visage comme s'il était un prolongement du menton, une excroissance naturelle. Les quolibets ne le touchaient plus. Cet homme avait accepté son rôle de brebis sacrifiée pour le bien de la communauté. Mieux, il en était fier. Telle la jeune fille aztèque qui trépassait pour amadouer les dieux...

— On me dit, Jean-Pierre, on me dit (taisez-vous un peu, Goncourable !), on me dit qu'on n'a plus le temps, c'est très intéressant, Goncourable, mais vraiment... on va passer au nominé suivant, mais avant je consulte les votes du public : « Souhaitez-vous que Goncourable obtienne le Goncourt? », telle était la question, et

vous avez répondu, je regarde notre huissier, vous avez répondu... « non » à 52 %, ce qui est très, très serré. Je vous rappelle que vous pouvez voter pendant toute la semaine, le numéro indigo s'affiche en bas de votre écran, si vous souhaitez que Goncourable décroche le Goncourt, tapez UN, si vous voulez que ce soit un autre, tapez DEUX. Bien sûr, ce vote n'a pas d'influence directe sur le jury, mais, mais, mais.

— Et maintenant nous allons à Clichy, la patrie de Philippe, l'autre grand favori...

François éteint le poste. Il reste quelques minutes à contempler le trou anthracite. « Je ferais bien une nouvelle série sur le thème de la télé-poubelle », se dit-il.

Le téléphone sonne le téléphone. Sonne le téléphone sonne. Le téléphone sonne le té.

Louise décroche à la troisième. Ça porte chance, la troisième.

— C'est de la part de qui?... Je vous le passe.

Goncourable, en marcel et méduses, prend le combiné.

— Lui-même. Vous en êtes sûr?... Tant pis.

Louise guette la réaction de son mari. Lui se gratte la nuque. Ses doigts fins font pleuvoir un peu de pellicules en minijupe.

— Je ne l'ai pas, dit-il lentement. C'est Philippe qui s'y colle. Le public a voté pour lui massivement et le jury a suivi.

Il est déçu. Dans sa vie, il n'aura même pas réussi à décrocher le Goncourt.

Il ouvre une Heineken, la bière des petits bras.

— On pourrait partir à la campagne, dit Louise.

C'est une bonne idée, la campagne. Ou l'étranger. Personne ne le connaît à l'étranger.

— Il faut qu'on change d'air, dit-il.

— C'est ce que je disais... euh, chéri.

Louise a failli dire « Goncourable ». Elle s'est aperçue à temps que son mari n'est plus cet adjectif qu'il a été pendant deux mois. En un coup de fil, son statut a changé. Ça lui fait drôle. Elle se demande quel est le prénom de ce type, en marcel et méduses, qui se gratte le cuir en envoyant vers le ciel de petits rots à base de Heineken.

Au même moment, il y pense aussi. Car c'est important un nom et un prénom à soi, quand on veut reprendre une vie comme avant. On ne peut tout de même pas s'appeler lambda ou epsilon. Il essaye de se souvenir. La dernière fois où il s'est appelé par son prénom. C'était il y a deux mois. Dieu que cela paraît loin! Il venait de se raser, et il partait en ce début d'après-midi pour chercher un cadeau à Louise. Il s'était dit alors, en baffant l'after-shave : « Bruno, il faut casser la tirelire. »

Non, ce n'était pas Bruno... François, peut-être?... Non, François c'est l'autre... Iegor?... C'est pire.

Il se sent démâté en pleine mer. La nuque lui fait mal.

— Nous allons prendre un nouveau départ, marmonne-t-il en secouant la tête comme si la douleur pouvait partir. Qu'est-ce donc que la littérature française? C'est à peine 0,2 % du PIB.

— Oui, mon amour, dit Louise.

Dehors, sur les trottoirs, le vent mauvais de novembre balaie les pages de septembre.

Paris, novembre 2002 — mars 2003

Aux origines du Truoc-nog

En novembre 2002, alors que je me sentais en pleine forme, je me suis brusquement demandé si je n'avais pas vieilli.

Mettez-vous à ma place. J'étais sur Internet, je feuilletais par-ci, par-là, quand je suis tombé sur la liste des lauréats du prix Goncourt. Cette liste, la voici.

Nau
Frapié
Farrère
Tharaud
Moselly
Miomandre
Leblond
Pergaud
Châteaubriant
Savignon
Elder
Benjamin
Lanoux
Conchon
Borel
Charles-Roux
Mandiargues
Clavel
Marceau
Tournier
Laurent
Carrière
Chessex
Laine
Ajar
Grainville

Decoin
Modiano
Maillet
Navarre
Bodard
Fernandez
Barbusse
Bertrand
Malherbe
Duhamel
Proust
Pérochon
Maran
Béraud
Fabre
Sandre
Genevoix
Deberly
Bedel
Constantin— Weyer
Arland
Fauconnier
Fayard
Mazeline
Malraux
Vercel
Peyré
Van der Meersch
Plisnier
Troyat
Hériat
Pourrat
Bernard
Grout
Bory
Triolet
Gautier
Ambrière
Curtis
Druon
Merle
Colin
Gracq
Beck

Gascar
Beauvoir
Ikor
Gary
Vailland
Walder
Schwarz-Bart
Horia
Cau
Langfus
Tristan
Duras
Queffélec
Host
Ben Jelloun
Orsenna
Vautrin
Rouaud
Combescot
Chamoiseau
Maalouf
Van Cauwelaert
Makine
Roze
Rambaud
Constant
Echenoz
Schuhl
Rufin
Quignard

Et là, j'ai eu envie de faire ce test qui mesure les facultés mentales, vous savez, celui que l'on voit parfois dans les magazines de santé. J'ai observé ces gens attentivement pendant deux minutes, j'ai fermé les yeux et j'ai essayé de les retrouver de mémoire. (Vous pouvez, chez vous, faire le même exercice.) Résultat, j'ai réussi à sortir une quinzaine de noms. Une toute petite quinzaine, et c'est tout. J'étais très déçu. Et inquiet. Était-ce le début de la sénescence ?

J'en ai parlé à mon médecin. Il m'a regardé le fond de l'œil. « Je ne vois rien, m'a-t-il dit. Faites du sport.»

Un ami m'a conseillé de prendre des cours de mnémotechnique. « Avec ça, le tableau de Mendeleïev, c'est Angers in ze noze », m'a-t-il assuré avec ses airs de Superman. « Essaye donc les lauréats du Goncourt », ai-je répondu, un peu blessé par son arrogance. Il a chiffonné la liste entre ses fingers. Nau, Frapié, Farrère... Il s'est

dégonflé. « Je ne suis pas un littéraire. Autant apprendre le bottin. » Je revenais au point de départ et je n'avais plus d'ami.

Quelques jours plus tard, après une bonne nuit de sommeil et une cure de vitamines, j'ai décidé de refaire une tentative. Quand même, me disais-je, le prix Goncourt est le prix littéraire le plus connu. Il est à la proue de la littérature française. Tu dois y arriver. Fais un effort !

Je me suis concentré. L'astuce est de prendre le problème à l'envers. Au lieu de penser bêtement à cette liste comme si elle était une suite d'objets sans lien entre eux, il faut envisager la littérature française dans son ensemble et en déduire la liste des lauréats. Après tout, sans littérature française, il n'y aurait pas de prix littéraires, donc de Goncourt. Le raisonnement me paraissait infaillible.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La tête entre les mains, j'ai ruminé les noms des écrivains qui entraient selon moi dans la composition de la littérature française. C'est à ce moment que les cours du lycée sont remontés à la surface, mélangés à de vagues souvenirs de livres glanés çà et là. Me voilà tout content avec les premiers noms qui commençaient à sortir. Je pensais au *Lagarde et Michard* (celui avec un tableau abstrait en couverture) et je sentais la réussite parader au bout du tunnel. Quand j'ai comparé ce que j'ai obtenu avec la liste originale, je suis tombé de haut. Non seulement je n'ai pas dépassé les vingt noms de lauréats véritables, mais je les ai mélangés avec une cinquantaine qui n'avaient rien à voir avec le Goncourt, des intrus vicieux, des usurpateurs de bon sens, dont Alain-Fournier, Anouilh, Aragon, Aymé, Bazin, Beckett, Blondin, Calet, Camus, Céline, Cendrars, Claudel, Cocteau, Colette, France, Genêt, Gide, Giono, Giraudoux, Green, Guitry, Ionesco, Jarry, Jouhandeau, Loti, Louys, Mauriac, Maurois, Montherlant, Nimier, Pagnol, Péguy, Perec, Queneau, Renard, Romains, Saint-Exupéry, San-Antonio, Sarraute, Sartre, Schusterling, Simenon, Vercors, Vialatte, Vian et j'en oublie. Un désastre !

Chacun de ces écrivains — ou devrais-je dire gêneurs, ou faux amis – méritait le Goncourt, du moins c'est ce que je croyais. Pourtant tous y avaient échappé. Quel était ce mystère?

C'est un problème dont personne ne parle, me suis-je dit alors. Un problème de culture générale. Nau, Frapié, Farrère et les autres sont des écrivains pour l'élite. En revanche, mes cinquante gêneurs, ou faux amis, sont très grand public. Le lycée fait fixette sur eux au détriment des écrivains exigeants, difficiles d'accès, comme Nau, Frapié et Farrère. Si l'on ne connaît pas Maurice Bedel ou Constantin-Weyer, tous deux prix Goncourt, c'est que ce sont des écrivains qui se méritent.

J'ai essayé de me les procurer chez mon libraire. Il a ouvert de grands yeux vides. « Encore un qui ne fait pas partie de la caste

supérieure », ai-je pensé avec ce mépris qui me caractérise pendant que j'épelais Be-del, B-e-d-e-l.

Il a plongé ses doigts dans le gros ordinateur. Il y est resté longtemps. Quand il a émergé, il m'a dit poliment, mais fermement, qu'il ne vendait pas les livres de botanique ni les manuels scolaires. Confus, j'ai bredouillé quelque chose sur le prix Goncourt, tout ça. «Je peux vous proposer un Proust», m'a-t-il répondu. Son sourire commerçant a éclairé la librairie. J'ai fait semblant de m'intéresser et j'ai fini par l'acheter — je ne tenais pas à me fâcher avec mon libraire.

En rentrant chez moi le long des quais, je ruminais le problème des lauréats disparus, enlevés par l'oubli, et celui, plus troublant encore, des gêneurs, ou faux amis, qui étaient passés entre les mailles. Je ne voyais pas de solution évidente. J'étais contrarié aussi à cause du Proust qui m'avait fait perdre douze euros.

Finalement, j'ai réussi à le revendre à un bouquiniste. «Vous savez, c'est un écrivain qui a eu le Goncourt», ai-je lancé avec un enthousiasme calculé, car j'avais bon espoir de faire mousser le prix. «Ah ben mazette, a dit le marchand, ça en diminue la rareté, dites donc. Un Goncourt, ce sont de gros tirages. Les gens m'en apportent par caisses entières. J'en ai tellement que j'en jette à la Seine. Voyez, là-bas, les livres qui flottent? » Je ne voyais rien, évidemment, à cause de ma myopie.

«Il est neuf, ce Proust, ai-je tenté. Il y a encore l'étiquette. Il est sous garantie. » Le marchand s'est fermé. « Trois euros, c'est le max que je peux faire. C'est vous qui voyez.»

Du fond de ma déconvenue, tandis que je traversais le Pont-Neuf en pleurant sur mes capacités d'homme d'affaires, j'ai entrevu une hypothèse. Elle permettait de tout expliquer. Le Truoc-nog venait d'émerger des eaux glacées de la Seine. Il me fixait de ses yeux sans pitié.

J'ai eu froid dans le dos.

Louise a fermé la fenêtre.